

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

FNA 0217 - L'Oasis du rêve

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

L'OASIS DU RÊVE



**M.A.
RAYJEAN**



★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

L'OASIS DU RÊVE

MAX-ANDRÉ RAYJEAN

L'OASIS DU RÊVE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XII^e

© 1963 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

*« Les rêves hantent le sommeil. Il en existe de bleus et de noirs. Parmi les premiers, il y en a que l'on aimerait matérialiser.
« À tous les rêveurs de l'idéal inaccessible, je dédie ce livre.*

M.-A. RAYJEAN. »

N.B. — *Les noms des personnages de ce roman sont purement fictifs. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou mortes ne serait que coïncidence. Sujet envers lequel l'auteur décline toute responsabilité.*

CHAPITRE PREMIER

John Moreston, simple chimiste dans une usine de produits synthétiques, habitait Brisbane, en Australie. Il n'imaginait pas la fantastique aventure qui l'attendait. Grand, sec, nerveux, il descendait d'une vieille famille anglaise établie jadis dans le Queensland.

Il ne dépassait pas la quarantaine. Ce jour-là, en sortant de l'usine, il n'avait pas de raison spéciale de s'inquiéter. En aérocycle, il gagna Dodge-City, banlieue ouvrière de Brisbane où s'élevaient des buildings de trente étages séparés de squares.

Il survola l'immense ville bourdonnante d'activité. Sur des plates-formes volantes, des policiers réglaient la circulation aérienne particulièrement intense à cette heure de pointe. À l'est, par spasmes irréguliers, le Pacifique cognait sur les jetées du port et mordait les plages de sable grouillantes de monde.

Moreston se posa sur le toit de son immeuble. La large terrasse accueillit son aérocycle qu'il rangea dans un garage particulier. Puis il se dirigea vers le puits d'antigravitation.

Il se laissa choir dans le cylindre. L'absence de pesanteur freina sa chute. Une impression de légèreté extraordinaire envahissait les usagers de la tubulure. Moreston n'y échappa pas. Il descendait lentement, comme un duvet, sans déployer le moindre effort, sans ressentir le moindre malaise. À tous les étages flamboyait un chiffre particulier. Au numéro vingt-quatre, le chimiste saisit l'une des poignées caoutchoutées fixées dans la paroi du puits et il prit pied sur une saillie. Automatiquement, un sas s'ouvrit et se referma après le passage de l'homme.

Celui-ci parcourut un long couloir circulaire qui encadrait l'immeuble en entablement. Parvenu devant l'appartement cent deux, il s'arrêta, tira une clémettrice de sa poche, et l'introduisit dans une fente de la porte. L'huis s'ouvrit sans bruit.

— C'est toi, John ? demanda une voix féminine.

— Oui, chérie. Ne te dérange pas.

Aline apparut, élancée, rayonnante. Ses trente-cinq ans éclataient de fraîcheur. Elle était belle et son mari l'adorait. Ils s'embrassèrent.

— Bonne journée ?

John haussa les épaules, esquissant une grimace.

— Bah ! Une journée semblable aux autres. Tu sais, la vie de l'usine est monotone.

— Il y a des boissons glacées dans le réfrigérateur.

Moreston appréciait le confort de son appartement. Les murs insonorisés étouffaient les bruits extérieurs. Un système de purification d'air fonctionnait en permanence. Tout respirait le calme, la quiétude

d'un foyer heureux, sans histoire.

Après le repas du soir, les Moreston et leurs deux enfants s'installèrent devant leur poste de télévision en couleurs. Puis ils allèrent se coucher.

Au milieu de la nuit, John se réveilla en sursaut. Il se dressa sur son séant, alluma. La sueur couvrait son front et il avait du mal à respirer. Il haletait.

Aline s'inquiéta rapidement.

— Tu es malade ? Je vais téléphoner au docteur.

— Non. J'ai fait un cauchemar terrible. Ça va mieux. Je t'assure, c'est impressionnant.

— Tu rêves souvent, John. Mais d'habitude, tu ne fais pas de cauchemars.

— Je sais. J'avais l'impression d'être broyé par une monstrueuse machine. Mes os craquaient. Mon sang coulait. Et je te voyais, impuissante, assistant à mon martyre. Où diable va-t-on pêcher des songes pareils ?

— Tâche de te rendormir. Tout le monde a, plus ou moins, des cauchemars.

John mit longtemps à retrouver son sommeil interrompu. Il y parvint enfin. Quand il s'éveilla, vers sept heures, il avait un mal de tête affreux. Il prit de l'aspirine mais le médicament ne dissipa pas son malaise. Pour ne pas alarmer Aline, il se tut.

Il partit donc pour l'usine, après avoir embrassé sa femme et ses enfants. Il sortit son aérocycle du garage et s'élança au-dessus de Brisbane. Chose curieuse, il volait vers l'ouest, alors que l'usine se trouvait en bordure de l'océan.

Son mal de crâne s'apaisait graduellement. Mais il se sentait engourdi. Bien sûr, il avait mal dormi et ce manque de sommeil le mettait en mauvaise forme. Il s'éloignait de plus en plus de Brisbane.

Il ne comprenait rien à son geste. Il prit de l'altitude et franchit la Cordillère australienne. Au-delà du cockpit, il apercevait le ciel bleu où le soleil jetait d'aveuglantes traînées blanches. Au-dessous du petit appareil s'étiraient maintenant les vastes plaines du Queensland.

Moreston passa la main sur son front.

— Qu'est-ce que je fiche, ici ? Il est huit heures trente. Je devrais être à l'usine.

Il n'en poursuivit pas moins son vol vers le centre de l'Australie.

*

* *

Aline jetait constamment des coups d'œil à la pendule. Une grande nervosité l'animait. Jamais John n'était rentré aussi tard. Il était plus de vingt et une heures et la nuit engloutissait la grande cité.

Elle avait naturellement téléphoné à l'usine. On lui avait répondu que son mari ne s'était pas présenté ce matin à son travail. L'inquiétude dominait maintenant son étonnement. À midi, John mangeait à la cantine de l'usine. Il revenait invariablement vers les cinq heures du soir. Quand son travail le retenait, il téléphonait.

Aline était aux cent coups. Elle n'en pouvait plus. Cette attente devenait infernale. Elle se décida à appeler la police, ne trouvant aucune autre solution.

Le policier de service s'encadra sur le petit écran.

— Je vous écoute, madame.

— Mon mari s'appelle John Moreston. Il est chimiste à la Standard-Ney Company. Comme tous les matins, il a quitté son domicile pour se rendre à l'usine. Or, la Standard-Ney me signale que mon mari ne s'est pas présenté à son poste, ce matin. Il n'est toujours pas rentré.

— Hum ! toussa le fonctionnaire, M. Moreston est-il sujet aux crises d'amnésie ?

— Non. Mais la nuit dernière, il a eu un affreux cauchemar.

— Aucun rapport. Naturellement, je note votre déposition. Nous allons procéder à des recherches, notamment dans les hôpitaux. Votre mari a peut-être été victime d'un accident de la circulation. Nous vous rappellerons.

Aline s'effondra en sanglots quand elle eut raccroché. Un accident ? Ce n'était pas possible. John faisait très attention aux commandes de son aérocycle.

Pendant que les enfants dormaient, la malheureuse femme se remonta à l'aide de café fort. Au bout de trois heures, le vidéo grésilla. Le policier s'encadra à nouveau sur l'écran.

— Madame Moreston ? Nous avons contacté tous les hôpitaux de la ville, et ceux de la périphérie. Aucun ne signale l'admission de votre mari. Je regrette très sincèrement. Il s'agit peut-être d'une fugue.

— Je vous en prie ! clama Aline, indignée. Laissons donc vos suppositions absurdes.

— Je m'excuse. Il faut envisager toutes les hypothèses. Votre mari a peut-être alors été enlevé. Nous allons ouvrir une enquête. Passez donc au bureau. Nous aurions besoin de détails complémentaires. Après quoi, les véritables recherches pourront commencer.

Aline hésita à laisser ses enfants seuls. Mais elle devait aider la police par tous les moyens. D'ailleurs, elle s'absenterait un minimum de temps.

Elle s'habilla, car les nuits étaient assez fraîches. Peu après un taxi la conduisit au commissariat de son quartier.

Les recherches entreprises par la police pour retrouver John Moreston restèrent vaines. Personne n'avait vu le chimiste. Pourtant il était parti en aérocycle, comme tous les matins. Mais vers quelle destination, et pourquoi ?

Les enquêteurs songèrent à un enlèvement. Aline réfutait cette thèse car elle ne connaissait aucun ennemi à son mari, un homme serviable, que ses amis et voisins appréciaient, ainsi que ses chefs. À l'usine, Moreston n'occupait pas un poste tellement important et les motifs d'un kidnapping ne s'expliquaient pas apparemment.

Trois longs jours passèrent, angoissants, pétris d'incertitude. Aline ne quittait pas le vidéo. Elle avait espoir d'un appel, d'un indice. Le téléphone resta muet.

Et, le quatrième jour se levait, quand...

Aline venait juste d'expédier les enfants à l'école. Elle s'occupait du ménage, sans entrain, lasse, les yeux gonflés de sommeil et de douleur. Elle ne pleurait pas devant les gosses, mais quand elle se retrouvait seule, le barrage cédait. Les larmes inondaient son beau visage ravagé.

La sonnerie d'entrée vibra. Simultanément, la porte s'ouvrit. Or, il fallait une clémettrice. Seul, John en possédait un double. Alors le cœur de la jeune femme bondit dans sa poitrine. Si c'était John, enfin ?

John... ou QUELQU'UN qui utilisait la clémettrice. Un vertige saisit Aline quand elle se précipita dans le corridor. Elle aperçut la silhouette.

— Chéri ! hurla-t-elle, folle de bonheur, tombant dans les bras tendus de son mari.

Elle le couvrit de baisers jusqu'à en perdre le souffle. Puis elle l'observa attentivement. Il n'avait pas changé. Il était peut-être un peu pâle.

— John... Qu'as-tu fait pendant ces trois jours ? Pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné ?

Moreston semblait embarrassé.

— Je te jure, Aline, je ne sais pas ce qui m'est arrivé. Je ne me souviens de rien.

— Voyons... mardi, tu es parti à ton travail, comme d'habitude. Mais tu n'es pas allé à l'usine.

Le chimiste passa une main égarée sur son front, où des gouttes de sueur se formaient. Il avala plusieurs fois sa salive avant de balbutier :

— Je n'y comprends rien. J'ai rêvé.

— Tu avais fait un cauchemar la nuit précédant ta disparition.

— Je me souviens de tout ce qui précède. Ma mémoire flanche à partir du mardi matin. Il ne subsiste qu'un rêve.

— Tu y tiens. Quel genre de songe ?

— Je t'ai parlé souvent de la petite maison que j'aimerais habiter

dans un coin de campagne, loin du bruit de la ville. Voilà ce que j'ai rêvé.

Aline fronça les sourcils. Elle obligea son mari à s'asseoir sur un canapé. Elle le regarda droit dans les yeux.

— Cela n'explique pas que tu sois resté absent trois jours.

— Pourtant, je te dis la vérité. Je suis parti en aérocycle. J'ai rêvé à cette maison, but de mes aspirations. Je me souviens même avoir touché les murs, les arbres. Je me demande si c'était vraiment un songe. Tiens... Il y avait plein de fleurs dans des massifs. Des oiseaux chantaient dans les branches. Je suis sûr que cette habitation existe quelque part. Je m'y suis rendu, mais j'ignore l'endroit.

Aline soupira. Le comportement de son mari l'intriguait vivement. Elle ne l'interrogea plus. Il avait certainement besoin de repos, de beaucoup de repos. Il avait sans doute été victime d'un choc, d'une commotion.

— Tu vas dormir, chéri. Tu es fatigué. Je préviendrai l'usine. Demain, nous irons voir un médecin.

Moreston se dressa vivement.

— Un docteur ? mais je ne suis pas malade !

— Évidemment. Une visite s'impose, néanmoins. Un examen approfondi te prouvera certainement que tu es en bonne santé. J'aimerais tant être rassurée.

Le chimiste haussa les épaules. Après tout, il ne s'expliquait pas bien ce qui s'était passé. Mais un praticien serait-il plus perspicace ? Peut-être vaudrait-il mieux appeler la police.

Il se déshabilla, se glissa dans le lit, et ferma immédiatement les yeux. Il se sentait las. Un long sommeil réparateur lui ferait sans doute un bien immense.

Aline vérifia que son mari dormait. Elle compta les pulsations du cœur de John. Soixante-neuf à la minute. Sa respiration était normale. Il n'y avait donc pas lieu de s'inquiéter de ce côté-là.

Elle se retira discrètement de la chambre aux rideaux et aux stores tirés. Dehors, le soleil grésillait sur les terrasses et chauffait le macadam. Une brume bleue montait du sol. La vie continuait à Brisbane.

Madame Moreston téléphona à l'usine, précisant, que son mari était rentré, mais qu'il sollicitait un congé de maladie. Après quoi elle sortit. Le brouhaha de la rue l'abrutit. Elle songeait intensément à ce que lui avait raconté John. Elle le redirait textuellement aux policiers. Mais les fonctionnaires n'allaient-ils pas lui rire au nez ? Le 1^{er} avril était passé depuis une quinzaine de jours...

Harry Stève, commerçant à Melbourne, disparut pendant quarante-huit heures. La police le rechercha en vain. Quand il rentra chez lui, il apprit à sa femme qu'il avait rêvé d'une boutique où des robots à forme humaine remplaçaient les vendeurs. Son travail se bornait à surveiller ces ouvriers modèles, disciplinés, non syndiqués, auxquels on n'allouait aucun salaire et qui obéissaient de façon exemplaire.

Stève était persuadé que cette boutique existait « quelque part » mais il semblait incapable de la localiser. Oui, il avait quitté Melbourne au volant de sa voiture. À partir de ce moment, ses souvenirs s'estompaient dans un brouillard épais. Il était certainement demeuré en Australie pendant ces deux jours d'absence.

Harold Gaster, lui, était instituteur à Darwin. Un matin, le directeur de son école ne l'avait pas vu arriver. Il resta ainsi éloigné de la ville pendant quatre jours. Puis un soir, il rentra chez lui, comme Moreston, comme Stève. Personne ne comprenait rien à cette fugue. Gaster ignorait où il était allé. Il s'était longtemps attardé devant un torrent où bondissaient des saumons en quantité considérable. Pêcheur chevronné, l'instituteur n'avait jamais vu une rivière aussi poissonneuse. Il se rappelait qu'il avait attrapé un saumon au lancer. Rêve ou réalité ?

Bref ces curieux événements, longuement rapportés par les journaux et la télévision, suscitèrent une certaine émotion en Australie. Naturellement, l'opinion publique ne croyait pas beaucoup aux déclarations des « victimes », sans doute atteintes de troubles psychiques, mais les discussions roulaient sur ce sujet parce que de tout temps – à plus forte raison en cette époque où les perspectives d'aventures s'amenuisaient – l'homme a été friand de faits divers.

Les conversations s'alimentaient donc. Les hypothèses les plus invraisemblables circulaient. Les enquêteurs travaillaient sans conviction parce qu'ils ne croyaient pas aux sornettes de ces névrosés.

Les nouvelles s'ébruitèrent et dépassèrent largement les frontières de l'Australie. C'est ainsi qu'à la télévision américaine, Manuel Robeson, le directeur des informations, convoqua son reporter Joë Maubry.

— Je vous ai retenu une place dans l'aérobis de Sydney.

— L'Australie ? Que se passe-t-il là-bas ?

Robeson grimaça un sourire, car il était rarement de bonne humeur. Il ne détestait pas non plus envoyer des pointes à ses collaborateurs.

— Vous ne lisez donc pas les journaux ? Le « Star Tribune », par exemple. On parle de psychose dans la grande île. Comme les faits divers se raréfient, vous tâcherez de me ramener quelques bandes sonores et des films. Ça bouchera toujours un coin. Grouillez-vous, mon vieux. Votre aérobis part dans deux heures. Je suppose que vous

avez besoin d'une valise. Notre correspondant à Sydney vous donnera un coup de main.

— Bien, patron, acquiesça Maubry. J'essaierai de vous envoyer des bobines. Mais il ne faut quand même pas s'attendre à du sensationnel.

Joë quitta la Télé au volant de sa voiture. Il fonça dans Washington et stoppa devant le « Star Tribune », journal où Joan Wayle, sa fiancée, était reporter. Justement, Joan était en train de taper un papier à la machine.

— Tu viens me relancer dans les bureaux du « Star » ? Tu vois, je termine un article, du réchauffé. Un truc de biologie sur les bébés-éprouvette. Écœurant !

Maubry embrassa furtivement sa fiancée, une belle fille aux yeux verts. D'un geste prompt, il ôta la feuille de papier du rouleau de la machine à écrire. Il la froissa entre ses mains.

— Tu es fou ! s'offusqua Joan Wayle. Il va falloir que je recommence de A à Z. J'avais presque terminé.

— File chez ton rédacteur en chef et dis-lui que la biologie ne t'intéresse pas. Parle-lui de la psychose australienne. Quelque chose de nouveau.

— Ah ! Ces toqués qui croient rêver les yeux ouverts ? Je parie que cet ours de Robeson t'envoie là-bas.

— Tout juste. Je t'emmène. Fais ton plus beau sourire à Scriber.

— Je doute que ça marche. Le « Star » a un correspondant en Australie. Les événements valent-ils le déplacement d'un envoyé spécial ?

Joë poussa la jeune fille vers la porte du rédacteur en chef. Il frappa lui-même.

— Dis que la télé lance un reporter sur la piste. Je connais Scriber autant que Robeson. Il ne voudra pas se faire griller, comme d'habitude.

Joan entra dans le bureau. La conversation s'anima rapidement. Quand la jeune fille ressortit, un sourire illuminait son visage.

— Tu as gagné, Joë. J'ai dit à Scriber que Robeson t'expédiait en Australie par le prochain aérobus. Il m'a ordonné de ne pas te perdre d'une semelle.

Maubry entraîna sa fiancée au-dehors.

— Allons préparer nos valises.

*

* *

Assis sur un haut tabouret dans un drug-store de Sydney, Joë Maubry contemplait pensivement le cube de glace qui fondait avec lenteur dans son verre d'orangeade. Il portait une chemise à carreaux, à col ouvert, aux manches roulées, et un pantalon de cow-boy à la

mode australienne. À ses côtés, Joan Wayle sirotait une menthe à l'aide d'une paille. Une robe fleurie, en tissu synthétique, l'embellissait.

Joë tira un paquet de cigarettes de sa poche. Il fumait rarement mais aujourd'hui, il s'impatiait, et il s'ennuyait. Son enquête sur la psychose de l'île ne lui fournissait guère matière à une émission. Hier, au bout du fil, Robeson menaçait de rapatrier son reporter s'il ne dénichait rien de nouveau. Quant à Joan, elle avait envoyé de la menue copie au « Star Tribune », juste de quoi alimenter la rubrique des potins.

— Tu y comprends quelque chose, Joan ?

— À quoi ?

— À la psychose. Nous avons interrogé Moreston, Stève, Gaster. Les malheureux sont abrutis de questions par les journalistes. Ils ont dû interdire leur porte. D'ailleurs, ils ne varient pas dans leurs déclarations. Ils ne se souviennent de rien pendant leur disparition. Qu'un rêve flou, vague, vaporeux, qui ne signifie rien.

— Pas aussi flou que cela, rectifia la jeune fille en mordillant sa paille. D'après les « victimes », leur rêve s'impose à leur esprit avec une netteté incroyable s'assimilant à la réalité. Tous les trois croient qu'ils ont vécu un certain temps en un lieu inconnu. Si l'on se résume, Moreston, Stève et Gaster habitent l'Australie, mais des villes différentes. Ils sont persuadés qu'ils ont « vu » les images de leur rêve, et peut-être leur matérialisation. En tout cas, les toubibs qui les ont examinés sont formels : aucun d'eux ne présente de défaillance psychique. Bizarre, avoue-le.

Maubry acheva son orangeade qui tiédissait.

— Troubles mentaux passagers. Ça existe. Et les toubibs ne sont pas obligés de les déceler. À mon avis, tout ça n'est pas bien sérieux. On fait beaucoup de bruit autour d'événements anodins...

À ce moment, un homme entra. Il déploya un journal local et le montra à Joë.

— Vous avez vu ? La psychose recommence. Cette fois, c'est un agriculteur d'Albany, une petite ville de la division du sud-ouest...

Maubry arracha, en s'excusant, le journal des mains de l'Australien. Il parcourut l'article. Il ne l'acheva pas. Il s'étalait sur plusieurs colonnes.

Il rendit le canard à son propriétaire, saisit Joan par la main, et l'entraîna au-dehors.

— Fonçons à Albany. Les confrères locaux nous ont grillés. Il est vrai qu'ici ils connaissent toutes les ficelles. Je croyais que cette histoire serait enterrée. Kroms va nous mener sur les bords de l'océan Indien.

Ils rejoignirent Kroms, le correspondant permanent de la TV

américaine en Australie. Ils sautèrent dans l'hélico et se retrouvèrent bientôt en plein ciel. Le soleil tapait sur le cockpit et aveuglait.

L'appareil survola les monts Flinders, puis la péninsule d'Eyre et la grande baie australienne. Bientôt, une multitude d'îles grouillèrent sous l'hélico, taches minuscules sur l'océan rôti de chaleur. Enfin Albany parut, dressant ses buildings blancs en bordure de la mer, ses squares verts, ses maisons périphériques basses qui ressemblaient aux mas provençaux. Des essaims d'aérocycles bourdonnaient au-dessus de la ville en plein essor. Là-bas, dans les plaines qui s'allongeaient jusqu'à la côte, paissaient des chevaux et des bovidés, gardés par d'antiques cow-boys.

Kroms se renseigna par radio. La ferme de Tommy Klit se situait plus à l'ouest. Allègrement, l'hélico franchit les quelques miles séparant Albany du mas de Tommy Klit.

Ce dernier était un homme d'une cinquantaine d'années, robuste. Son visage encadré d'une courte barbe grise lui donnait un air de pionnier américain. En fait, Klit avait émigré en Australie pour se consacrer à l'élevage. Il cultivait aussi des céréales et employait un nombreux personnel.

Quand Joë arriva, l'éleveur était déjà en grande conversation avec un groupe de journalistes internationaux. Il parlait apparemment avec une certaine aisance et les flashes des photographes ne l'intimidaient pas.

Maubry et sa fiancée, jouant des coudes, se faufilèrent au premier rang. Joë traînait le câble de sa caméra et de son micro derrière lui. Kroms arriva en renfort. Il portait une casquette aux insignes de la TV américaine.

— Monsieur Klit, sollicite Maubry, une interview pour les téléspectateurs U.S. Racontez-nous votre aventure.

Les journalistes présents protestèrent. Ils abreuvèrent Joë de mots peu aimables :

— La TV ! Qu'elle aille se faire pendre ailleurs ! Imperturbable, notre ami tendait son micro à Klit, un peu dépassé par l'ampleur de cette publicité autour de son nom. Kroms braquait sa caméra déjà ronronnante, avide d'images fraîches.

— Je ne suis pas un phénomène, répéta l'éleveur. D'ailleurs, je ne me souviens de rien. J'ai sauté dans ma voiture et je suis parti pour une destination inconnue, sans trop savoir où j'allais. J'avais mal à la tête et le crâne engourdi comme... tenez, comme si je me trouvais sous l'effet d'un soporifique. Je me souviens d'avoir visité un immense château, de style Renaissance, entouré d'un parc. Il y avait des carrosses dorés dans la cour. J'aurais tant aimé passer des jours paisibles dans cette antique demeure. Il m'a semblé que je rêvais. Puis j'ai repris contact brutalement avec la vie actuelle. J'ai retrouvé ma

ferme, ma femme, mes enfants inexplicablement affolés...

— M. Klit, demanda Joë, avez-vous rencontré des personnages vivants dans ce château ?

— Non. Tout était vide, étrangement reposant, silencieux. C'est une vision que je n'oublierai jamais car c'est la première fois que j'ai le privilège de visiter un château de la Renaissance. Il n'en existe plus guère à notre époque.

— Vous aimez la Renaissance ?

— J'apprécie beaucoup son style, son côté évocateur. Et puis j'aime la vieille Europe, car je suis moi-même européen.

— Combien de temps avez-vous été absent, M. Klit ?

— Quarante-huit heures, selon mes proches. Car je n'ai pas de base, même approximative. Le chiffre doit être quand même exact. La police me l'a confirmé.

— Avez-vous éprouvé, pendant votre absence, un besoin de manger, de dormir ?

— Je vous le répète, je ne me souviens que de ce château.

— Avez-vous eu l'impression de quitter l'Australie pour aller à l'étranger ou... euh... sur une autre planète ?

Tommy Klit sursauta. La question de Maubry mettait du sel dans l'interview.

— Sur une autre planète ? Vous êtes fou, mon ami. En quarante-huit heures, même en état d'hypnose, on ne va pas plus loin que la lune. Or, vous le savez, la lune est un astre mort et il n'y existe pas, que je sache, de château de style Renaissance.

Joë fit signe à Kroms que la conversation était terminée. Kroms stoppa la caméra. Joë tendit la main au fermier.

— Au nom des téléspectateurs américains, merci M. Klit.

Le correspondant de la TV roula les câbles. Nos amis rejoignirent l'hélico.

— Je vous invite à boire un verre à la terrasse d'un snack-bar, face à l'océan Indien, proposa Maubry, chaussant son nez de lunettes noires.

L'appareil décolla, bondit dans les airs. Sa turbine grignotait le silence comme le sifflement d'un jet de vapeur.

— Nous allons poster la bande magnétique d'enregistrement et la pellicule du film, décida Joë. Robeson les réceptionnera demain matin. À midi, si les techniciens se grouillent, les U.S.A. verront et entendront Tommy Klit.

L'hélicoptère, piloté par Kroms, s'orienta vers Albany, tache blanche collée à l'océan vert. Il se posa sur le toit-terrasse d'un snack-bar. Ses passagers s'installèrent à une table et commandèrent des boissons glacées.

Les vagues assaillaient la digue, non loin de là, léchaient

goulûment le sable, assommaient les récifs hardis. Un ourlet d'écume ceinturait la ville. Dans le port, des cargo-boats chargeaient des marchandises. Des aérocycles, ces moustiques du ciel, orchestraient un ballet discipliné et les cockpits accrochaient des rayons de soleil.

Joë buvait avec componction. Les jambes étirées, nonchalamment renversé sur le dossier de son fauteuil, son regard errait sur le ventre secoué de la mer.

— Vous pensez que cette histoire tient debout, Kroms ?

— Ici, en Australie, on la prend très au sérieux. Le cas de Tommy Klit s'ajoute à ceux de Moreston, de Stève, de Gaster. Des points communs lient ces quatre faits. Leurs acteurs ont disparu de la société pendant un laps de temps plus ou moins long. De quarante-huit heures à quatre jours.

— Je ne m'explique pas cette différence, convint Joan Wayne. Certes, les quatre « victimes » habitent des villes diverses, mais toutes se situent en Australie. Si on les a enlevées pour les transporter sur une autre planète, la disproportion de délai, soit quarante-huit heures, n'entre pas en ligne de compte.

Maubry fit claquer ses doigts.

— Voilà ! Les a-t-on emmenés sur un autre monde ? Klit s'en défend. Cette hypothèse admet la présence d'êtres inconnus sur notre sol, particulièrement en Australie. En tout cas, notons un symptôme commun à toutes les victimes : elles semblaient obéir à une volonté extérieure. Leur cerveau embrumé ne leur obéissait plus. Elles ont été psycho-guidées vers un but encore indéfinissable, puis, avant leur retour, elles ont subi un lavage de crâne. Elles ne se souviennent plus de rien. Ou plutôt d'un fait unique : la vision fugitive d'un rêve.

— Psychose ! prononça Kroms d'une voix neutre.

— Psychose ! grommela Joë. Facile à dire. Gaster, par exemple, resta absent quatre jours. À son retour, les toubibs l'examinèrent. Il n'avait pas perdu un seul gramme de poids et ses facultés mentales fonctionnaient normalement. Expliquez-moi donc, Kroms, comment vous faites pour ne pas maigrir en jeûnant quatre jours ? Klit vient encore de nous le confirmer. Il n'a pas éprouvé le besoin de se nourrir. Quelqu'un l'a donc fait à sa place, à son insu, puisqu'il ne s'en souvient pas. Ou alors, nous avons devant nous des simulateurs de première !

Joan haussa les épaules.

— Quel intérêt auraient-ils à raconter des sornettes ?

— Les motifs m'échappent. Aussi j'écarte cette possibilité. Nous nous trouvons en présence d'une affaire assez mystérieuse et bien malin celui qui pourrait en prévoir la suite, et l'issue.

La jeune fille attarda son regard sur la digue bourrelée d'écume.

— Tu te souviens, Joë ? Les apparitions vertes de Samelson et les

homoncules de Kander(1) ? C'étaient aussi de ténébreuses affaires, même de véritables cauchemars, qui avaient failli mal tourner. Nous avons le chic pour collectionner les aventures de cette ampleur. Eh bien ! je crois sincèrement que le destin nous réserve des enquêtes analogues.

Joë reposa bruyamment son verre. Il se leva et s'étira. Il bâilla sans retenue.

— Te voilà brusquement bien pessimiste, Joan. Samelson ? Kander ? De beaux souvenirs, en somme, dans la vie d'un reporter. De quoi te plains-tu ? L'opinion a soif de sensationnel. Malheureusement, le sensas se rencontre plus difficilement que le Cinzano ou l'orangeade... Il est temps de rentrer à Sydney si tu veux envoyer ton papier à Scriber.

CHAPITRE II

— Si l'on plaçait la pointe sèche d'un compas dans les monts Mac Donnel, on pourrait tracer un cercle qui engloberait à peu près toute l'Australie, expliqua Maubry.

— O.K., fit Kroms en observant la carte. C'est sans doute pour ça que vous avez insisté pour établir notre Q.G. à Alice Springs.

— Exact, mon vieux. Nous sommes au centre. Si un événement survenait, nous aurions la facilité de nous transporter n'importe où en un minimum de temps.

Nos amis devisaient dans le hall d'un hôtel d'Alice Springs. Ils avaient quitté Sydney quarante-huit heures plus tôt, sur l'initiative de Joë. Ils attendaient une nouvelle manifestation de la psychose et ils étaient prêts à sauter dans leur hélico.

Malheureusement, les heures tournaient, les jours aussi, sans apporter la moindre nouveauté. Lassés, certains reporters étaient rentrés dans leur pays, rappelés le plus fréquemment par leurs journaux respectifs.

Un employé de l'hôtel s'approcha de Joë.

— M. Maubry, on vous demande de Washington.

— Aïe ! dit le reporter en se grattant l'oreille. Les choses vont se compliquer. Le père Robeson s'impatiente.

Il s'enferma dans la cabine visiophonique. Sur l'écran, la face mobile de Robeson trahissait une nervosité certaine.

— Ah ! vous voilà enfin. Qu'est-ce que vous fabriquez à Alice Springs ? Vous m'aviez donné une adresse à Sydney. Mais j'ai appelé vainement. Heureusement que de bonnes volontés m'ont appris que vous alliez dans le centre de l'Australie. Vous vous payez du bon temps, Maubry !

— Écoutez, patron...

— Rentrez immédiatement. Vous prenez la télé pour un commanditaire ? Je ne vous ai pas envoyé là-bas pour roucouler avec Joan Wayne. Vous avez entendu ? Demain, je veux vous voir dans mon bureau.

Joë essaya de placer un mot.

— Écoutez, patron, j'ai la conviction que des événements importants se préparent. Si nous ne sommes pas sur place, nous serons grillés.

— On ne fait pas un journal télévisé avec des convictions ! C'est mon dernier mot. Si demain vous n'êtes pas rentré, je vous flanque à la porte !

Le visage animé de Robeson disparut subitement de l'écran. Joë haussa les épaules, quitta la cabine, et rejoignit ses compagnons.

— Tu as une drôle de tête, Joë, constata Joan. Ton patron, je parie.

— Oui. Le vieux veut que je rentre demain. Je n'ai pas peur qu'il me flanque à la porte, car il m'a souvent menacé de cette mesure, mais je ne tiens quand même pas trop à le contrarier. Surtout si nous restons ici pour des prunes !

Maubry tapota l'épaule du pilote.

— Mon vieux Kroms, je crois que je vais vous laisser la succession des affaires. Vous tâcherez de ne pas décevoir la télé américaine. En attendant, faisons un tour de ville. Cela nous chassera le cafard.

Tous trois déambulèrent dans les rues inondées de soleil. Le ciel tendait sa toile bleue, sans un défaut, sur des arcs invisibles. Des aérocycles, moins nombreux que dans les grands centres, se balançaient dans l'air matinal.

Ils débouchèrent sur une place où grouillait une foule compacte. Des murmures montaient de cette réunion, apparemment animée. Au centre de cet attroupement, un homme monopolisait les regards.

Curieux comme des journalistes en quête d'imprévu, Joë, Kroms et Joan Wayle s'approchèrent. Ils se mêlèrent au groupe, de plus en plus dense, car d'autres badauds arrivaient sans cesse. On aurait dit des fourmis attirées par un grain de blé.

Joë et ses compagnons s'infiltrèrent au premier rang. Au centre, un homme parlait avec volubilité. Il désignait fréquemment un coin de la ville, vers l'ouest. Il répétait les mêmes mots et il semblait en proie à une émotion intense. Il tremblait.

— Je vous le dis ! J'ai vu tout « ça » entre Chambers Pillar et le lac Amadeus. De quoi devenir dingo ! La région a toujours été inhabitée, désertique. Et voilà qu'elle s'anime. Je suis allé raconter mon histoire à la police, mais elle ne m'a pas cru. Vous y croyez, vous ? Dites que vous me croyez, car je n'ai pas eu la berlue.

Maubry prit l'homme par la main.

— Moi je vous crois. Venez avec moi. Nous serons mieux dans un drug-store pour discuter. Je meurs de soif.

L'homme, heureux de trouver un auditeur compréhensif, acquiesça. La foule s'écarta pour le laisser passer. Deux policiers en patrouille firent dégager la place.

Au drug-store voisin, Maubry, Joan Wayle, Kroms et l'Australien s'installèrent à une table. Joë tendit un verre de gin à l'inconnu.

— Buvez, ça vous remettra. Maintenant, racontez-moi votre histoire. Je vous prête une oreille attentive. Je suis reporter à la TV américaine.

L'Australien absorba son verre d'un trait. Il grimaça. Il n'avait guère l'habitude de boire de l'alcool, mais après l'aventure qu'il venait de vivre, il avait besoin d'un stimulant.

— Je suis surveillant des Eaux et forêts. Ce matin, en hélico, je survolais pour inspection les monts Mac Donnel, R.A.S. J'avais

branché le pilotage automatique. J'observais l'horizon à la jumelle, quand, tout à coup, je sursautai. Je croyais rêver. Je dirigeai mon hélico vers le lac Amadeus. Sous mon appareil se déroulait un désert de sable et d'herbe rabougrie. Non, la vision ne s'estompait pas. Ce n'était pas un mirage, comme je l'avais cru tout d'abord...

L'employé des Eaux et forêts s'arrêta. Il essuya son front luisant de sueur. Il demanda un autre gin et il le but d'un trait, comme le premier. Son visage se colora.

— Eh bien, sous l'appareil, se déroulait un curieux spectacle. Je me demande comment tous ces machins sont venus jusque-là. Il y avait une maison de campagne, un bâtiment avec de grandes baies, un château de style antique, entouré d'un parc. Puis un torrent... là où il n'y avait jamais eu d'eau !

Joë jeta un regard significatif à Joan et à Kroms. Puis il tapota la main de l'Australien.

— Une oasis ?

— Une oasis, si vous voulez. Quelque chose qui a poussé dans le désert, là où il n'existait rien auparavant.

— Avez-vous noté la présence d'êtres vivants ? Le surveillant réfléchit. L'alcool embrumait son cerveau. Il hésita :

— Euh... Non. Je n'ai vu personne, rien ne bougeait. C'était plutôt comme un décor de cinéma. Les lignes aériennes ne survolent pas la région et les touristes se moquent du lac Amadeus, partiellement asséché.

— Vous avez atterri ?

— Atterri ? Vous plaisantez ! Moi, je n'aime pas les manifestations surnaturelles. Je suis rentré à Alice Springs. La police m'a ri au nez...

L'Australien agrippa le bras de Maubry. Il eut un hoquet.

— Dites... Je ne suis pas fou, hein ?

Joë se leva et se dégagea. Il tapa familièrement sur l'épaule du surveillant et lui commanda un troisième gin.

— Restez là, mon vieux, et oubliez ce que vous avez vu. Cela n'entre pas dans vos attributions. Contentez-vous d'inspecter les forêts et les rivières.

L'Australien se rassit. Il s'effondra sur sa chaise et trempa ses lèvres dans son verre. Son regard se fixa sur la boisson chatoyante. Joë, Joan et Kroms en profitèrent pour s'éclipser sur la pointe des pieds.

— À l'hélico, en vitesse ! suggéra Maubry, dès qu'il fut hors du drug-store.

Kroms marqua son étonnement :

— Vous croyez ce radoteur ? Il a été victime d'un mirage. C'est un phénomène bien connu dans le désert.

— O.K., grommela Joë en courant vers l'hélicoptère posé dans un parking. Mais le bonhomme, sans même le savoir, a énuméré les

« visions » de Moreston, de Stève, de Gaster, de Klit... Curieux, pas vrai ?

— Bon Dieu ! tonna Kroms en s'installant aux commandes et en lançant les turbines. Le torrent, le château... Tout correspond. Vous croyez que les victimes de la psychose se seraient rendues près du Chambers Pillar ?

— Il convient de le démontrer. Grouillez-vous, mon vieux. Il faut que nous arrivions les premiers sur les lieux car si jamais cette oasis existe vraiment, elle deviendra le lieu de rendez-vous de tous les touristes australiens !

L'appareil décolla verticalement, se balança quelques instants à cent mètres d'altitude, cherchant sa route, puis piqua vers l'ouest. Au nord, les monts Mac Donnel traçaient leur ligne sinueuse bourrelée de forêts et de rocaïlle. Le soleil inondait ce décor aride, aux portes des grands déserts de Gibson et de Victoria.

Kroms avait branché le pilotage automatique. Avec Joan et Maubry, il scrutait l'horizon à l'aide des jumelles. Parfois, ils surprenaient la course agile d'un casoar, ou bien le pelage fauve d'un dingo ou d'un thylacine.

Ils parcoururent ainsi deux cents kilomètres au-dessus d'une région désolée où l'on ne décelait aucun vestige de civilisation. Brusquement, Joan poussa un cri. Elle tendit la main :

— Là, je ne rêve pas !

Ses compagnons se rendirent rapidement à l'évidence. L'hélico survola bientôt une étrange oasis. Vue d'en haut, elle ressemblait à un mirage, du moins à quelque chose d'irréel, car cette présence choquait en ce lieu.

Joë, Joan et Kroms reconnurent que le surveillant des Eaux et forêts n'avait pas été le jouet d'une hallucination. La maison se trouvait bien là, l'immeuble aussi, le torrent, le château de style Renaissance.

Maubry passa sa main devant ses yeux, comme pour en chasser cette image. En fait, il croyait que sa raison chancelait. Mais les alentours de l'oasis restaient déserts. Pas la moindre créature humaine.

— Atterrissez, Kroms ! ordonna Joë. Il faut voir cela de plus près.

Hésitant, le pilote obéit. Il suait à grosses gouttes. D'abord à cause de la chaleur. Ensuite parce qu'il n'aimait pas les fantômes. Il posa l'hélico à deux cents mètres du château.

Les trois passagers sautèrent sur le sol.

— Nous n'avons pas d'arme, constata Kroms.

— Et alors ? rétorqua Maubry. Vous croyez que la matière inerte va nous sauter dessus ? Du courage, mon vieux. Ce n'est pas le moment de perdre la boule.

Ils s'avancèrent à pas lents vers l'entrée du parc. Un mur de clôture

ceinturait l'auguste demeure. Un énorme portail en fer forgé s'ouvrait sur une vaste allée ombragée.

Le premier, Joë franchit la grille. Il regardait autour de lui avec étonnement. Le gravier de l'allée crissait sous les pas. Des arbres verts, d'essences inconnues, entrelaçaient leurs frondaisons. Des chemins étroits serpentaient sous les bois. Des bancs, de place en place, attendaient d'improbables visiteurs.

L'allée s'achevait devant un perron monumental. Le château apparaissait dans toute sa grandeur, sa somptuosité. Il ressemblait à celui de Blois. Trop de détails surgissaient pour pouvoir les admirer d'emblée. On ne décrit pas de tels lieux. On les photographie, on les filme.

Joë, avec son ongle, grattait un angle de mur.

— Du solide ! constata-t-il. De la pierre authentique. Nous ne sommes nullement l'objet d'un mirage. Cette construction existe bel et bien. Mais qui l'a édifiée ? Voilà où les choses se compliquent.

Ils visitèrent le château. Les meubles, les tapis, les tableaux étaient d'époque. Bref, il ne manquait que les locataires. Dans les remises, nos amis découvrirent des carrosses dorés, mais aucune trace de chevaux.

Ils quittèrent le château et se retrouvèrent dans le désert. Ils constatèrent avec soulagement que leur hélico les attendait. Puis ils se dirigèrent vers le torrent.

L'eau bondissait à travers des rocs aigus, écumait sauvagement. D'énormes poissons se catapultaient hors de l'onde et retombaient dans un grand rejaillissement d'écume.

— Des saumons ! identifia Joë qui avait pêché de tels poissons dans les Rocheuses, et de taille ! Un paradis pour les pêcheurs au lancer.

— D'où vient toute cette eau ? demanda Joan, intriguée.

— Je ne sais pas. Elle jaillit de terre et revient à la terre. Probablement existe-t-il une rivière souterraine. Mais il n'existait pas de saumons par ici ! nota Kroms, affirmatif. Il faut croire que le torrent est né spontanément.

Non loin du torrent, se dressait une maison de campagne. Son toit de tuiles roses émergeait de la verdure. Des massifs de fleurs étranges mettaient des taches plus claires. Au-delà du bouquet d'arbres, le désert reprenait ses droits et c'est cette transition qui revêtait un caractère exceptionnel. Naturellement, la maison était vide d'occupant. Pourtant, elle possédait un confort remarquable, moderne.

À trois cents mètres, apparaissait un tronçon de rue macadamisée, près duquel s'élevait un immeuble de trois étages, nanti de vastes baies. Quand Joë, Joan et Kroms pénétrèrent dans le bâtiment, ils restèrent figés sur le seuil.

Partout s'épalaient des rayons bourrés de marchandises, des comptoirs derrière lesquels se trouvaient des personnages métalliques

taillés à l'image des hommes. Mais ces créatures ne bougeaient pas. Elles restaient immobiles et contemplaient les trois visiteurs de leurs yeux inexpressifs.

— Des robots ! dit Joan en frissonnant. Aucune énergie ne les anime. Ils gardent ce vaste et moderne magasin de jouets.

En effet, des jouets de toute sorte, de toute forme, de tout calibre encombraient les rayons. Il en existait pour tous les goûts et certainement pour toutes les bourses, pour les garçons et pour les filles, des poupées, des trains, des panoplies, des voitures, des jeux... Le choix était immense, illimité. Ici, tous les désirs des enfants semblaient devoir s'exaucer.

— Que fait Harry Stève, dans la vie ? demanda Maubry.

— Marchand de jouets, précisa Kroms qui connaissait à fond l'histoire des quatre Australiens victimes d'un lavage de cerveau.

— Bizarre, n'est-ce pas ?

— Tout est bizarre, déconcertant, épouvantablement compliqué ! soupira Joan Wayle avec un frisson. Tout cela n'existait pas auparavant, et cette région est devenue brusquement une monstruosité. Il n'existe aucune explication scientifique.

Les trois reporters revinrent vers l'hélicoptère, Kroms sortit la caméra et commença à filmer. Joan prit de nombreux clichés. Si la caméra ou l'appareil photographique enregistraient ces images, alors la matérialité de cette oasis fantastique apparaîtrait clairement. Pour Joë, le doute ne subsistait pas. Tout était matériel.

Quand la nuit tomba, nos amis attendirent en vain que les lumières du château, de la maison, ou du magasin, s'allumassent. L'obscurité ne fut trouée par aucune lueur, même pas celle d'une bougie. Ils en éprouvèrent une certaine déception. Mais tout était tellement ahurissant qu'ils notèrent simplement l'absence d'éclairage, sans la commenter. L'électricité, même atomique, n'arrivait pas dans cette portion du désert.

Joë et ses compagnons revêtirent des tricots car la nuit s'annonçait froide. Ils fumèrent en silence, pour tromper leur faim et la sourde angoisse qui s'infiltrait en eux.

Maubry, perplexe, se caressait le menton.

— Cette oasis est constituée d'images matérialisées. Chaque image correspond à un rêve. Nul doute que Moreston, Stève, Gaster et Klit sont venus dans cette portion de l'Australie. Ils ont été mis en présence des scènes imaginées par leur subconscient. Sans doute ne « voyaient »-ils que leur propre rêve puisque aucun d'eux ne mentionnait d'autres matérialisations. Klit, par exemple, n'a noté que son château de style Renaissance alors que selon toute probabilité, la maison de campagne de Moreston, le torrent de Gaster et la boutique de Stève existaient déjà.

Inquiet, Kroms observait les ténèbres autour de lui. Rien ne décelait la prodigieuse oasis, née spontanément dans le désert par un miracle encore inexplicable.

— Admettons. Des images se sont matérialisées. C'est déjà surprenant mais la stéréotronique offre des possibilités immenses. Ne conçoit-on pas l'idée d'extraire un jour le passé des roches ? L'immobilité des robots du magasin de jouets prouve qu'il s'agit de matière inerte. Mais comment expliquer que les poissons du torrent soient vivants ?

Maubry courba les épaules car le problème dépassait le stade de la technique terrestre, et même l'entendement humain.

— À partir d'une image du subconscient, on a recréé de la matière... et même de la matière vivante. Par le même procédé, ne pourrait-on pas créer des humains ?

— Je t'en prie, Joë ! protesta Joan en frémissant. Tu vas me donner des cauchemars. Nous ferions mieux de partir d'ici. N'oublie pas que Robeson t'attend, demain, à Washington.

— Au diable le vieux ! Il va être épaté quand il recevra le film. Il n'est plus question pour moi de rentrer, ni de regagner notre hôtel d'Alice Springs. Demain matin, au jour, nous pourrions peut-être compléter nos informations. En attendant, installons les couchettes dans l'hélico.

Les sièges transformables reçurent leurs corps transis de froid. Ils mirent longtemps à trouver le sommeil, car le problème les tourmentait. Joë ne dormait même pas. Excédé, il se leva sans bruit. Il percevait les respirations régulières de ses deux compagnons.

Il se glissa au-dehors. Le froid le surprit, il grelotta. C'était une nuit sans lune. Au loin, le cri d'un dingo à la poursuite d'une proie retentit lugubrement. Le décor lui-même était lugubre. Le sable crissait sous les pas. Tous les bruits s'amplifiaient.

Maubry se glissa vers l'oasis engloutie sous les ténèbres. Il tendit l'oreille. Il imagina les robots en plein conciliabule. Et si ces créatures mécaniques s'animaient brusquement et manifestaient des intentions hostiles à l'égard des reporters trop curieux ?

Joë n'en poursuivit pas moins son chemin. Il avait froid, mais il suait à grosses gouttes. Déjà, l'enceinte du château se profilait. Il aurait donné sa paie du mois pour rencontrer les auteurs de cette prodigieuse création. Mais rien ne bougeait. C'était mort, sinistre.

Brusquement, une odeur caractéristique assaillit le reporter. Il huma l'air frais. Il ressentit un léger picotement dans les narines.

— De l'ozone ! Qui diable s'amuse à produire un tel gaz par ici, et surtout pourquoi ? L'ozone accompagne souvent des manifestations électriques.

Il tira une lampe de sa poche. Le rayon lumineux perça la nuit,

trait fulgurant, frappa le mur d'enceinte du château. Le cœur de Joë battait à se rompre. Des yeux l'épiaient certainement et la présence d'êtres invisibles se confirmait par cette tenace odeur d'ozone.

Enfin, ce relent mystérieux se dissipa, car une brise légère se levait. Maubry ne poursuivit pas plus avant son inspection car il avait peur que Joan et Kroms, s'ils s'éveillaient, ne s'inquiétassent de sa disparition. Aussi, prudemment, il rejoignit l'hélico. Que réservait le lendemain ?

*
* *

Le froid de la nuit diminuait graduellement. La luminosité du soleil envahissait monstrueusement le désert. Le décor émergeait, le décor irréel d'une oasis de rêve. Les tours du château de la Renaissance se découpaient, le building profilait son ombre géante.

Joan s'accrocha au bras de son fiancé.

— N'es-tu pas sorti de l'hélico, cette nuit, Joë ?

— Si. Je ne dormais pas. J'ai fait quelques pas au-dehors. J'ai décelé une odeur d'ozone. Seulement je n'ai pas cru utile de te réveiller.

Kroms arrivait en courant.

— Dites donc... Il s'est passé quelque chose, cette nuit.

— Quoi donc, Kroms ? demanda Joan.

— Venez voir, derrière la maison de Moreston...

Ils emboîtèrent le pas au correspondant. Ils marchèrent ainsi pendant cinq minutes et parvinrent sur une éminence. Immédiatement, ils découvrirent le saloon.

C'était un saloon parfaitement reconstitué, tel qu'il en existait jadis aux États-Unis, au temps des cow-boys. Sa devanture en planches s'ornait de fioritures colorées, représentant soit un bison, soit un Indien, soit une diligence. Le mot « saloon » flamboyait en grosses lettres noires au-dessus du fronton.

Maubry et ses compagnons observèrent un instant la bâtisse, avec un intérêt mélangé d'inquiétude, avant de se décider. Puis ils avancèrent résolument. Leurs pas soulevaient une poussière impalpable. Hypnotisés par le bâtiment de bois, ils négligèrent la maison campagnarde de Moreston.

Soudain, Kroms qui marchait en tête, s'arrêta. Il s'agenouilla et passa une main tremblante sur le sol. Des empreintes se dessinaient, fortement imprimées dans le sable légèrement humidifié par la rosée nocturne.

Il se releva et hocha la tête.

— Quelqu'un est passé avant nous.

— C'est toi, Joë, accusa Joan Wayle. Cette nuit, tu es venu rôder par

ici.

— J'ai quitté un moment l'hélico, avoua Maubry, bougon, mais je n'ai pas dépassé l'enceinte du château. Ça puait l'ozone. Comme l'odeur se dissipait rapidement, je suis rentré.

Il engagea l'un de ses pieds dans l'empreinte toute fraîche.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, regarde. Ma chaussure ne recouvre pas cette trace. Celui qui a marché ici possède donc une pointure supérieure à la mienne. En outre, ses semelles avaient des dessins. Les miennes sont lisses. Ces preuves te suffisent-elles ?

Joan regarda autour d'elle, inquiète. Elle trembla légèrement.

— Alors, à qui appartiennent ces traces ?

La question resta sans réponse. Joë s'approcha du saloon et tendit l'oreille. Il ne perçut aucun bruit. À tout hasard, il cria :

— Ohé ! Y a-t-il quelqu'un ?

Sa voix se perdit dans l'espace et ne trouva aucune résonance. Il s'y attendait. Quelqu'un était venu pendant la nuit, mais était reparti tout aussi discrètement.

Le reporter de la TV s'enhardit. Il s'approcha encore, frôla de ses doigts agités les planches rugueuses de la bâtisse. Puis il poussa la porte à double vantail.

Il se trouva dans la salle basse, exiguë. Une rangée de tables et de chaises s'alignait le long du mur. De l'autre côté, trônait le bar d'acajou, recouvert de zinc. Sur les étagères, des bouteilles, de formes diverses, exhibaient leurs étiquettes multicolores. Au plafond pendait une énorme lampe à pétrole.

Bien entendu, le saloon était vide. Il manquait les cow-boys bruyants, les hommes d'affaires élégamment vêtus, les commerçants miséreux. L'atmosphère puait le passé à plein nez et il ne fallait pas une grande imagination pour recréer l'ambiance d'antan.

Kroms et Joan, à leur tour, avec plus de timidité, entrèrent sur la pointe des pieds. Ils ne craignaient pas, pourtant, de réveiller le propriétaire absent ou les clients endormis, abrutis d'alcool sur les tables.

Maubry passa de l'autre côté du comptoir. Il posa trois verres sur le zinc. Le bruit s'amplifia lugubrement. La voix aussi était sépulcrale.

— Qu'est-ce que je vous sers ? demanda-t-il en riant, pour rompre la glace.

— Quelque chose de fort... de très fort ! répondit Kroms, en avalant sa salive.

— Whisky ?

— Je veux bien.

— Et toi, Joan ?

— Un whisky également, dit la jeune fille.

Joë prit la bouteille d'alcool. Il en vida une bonne rasade dans les

verres puis trempa aussitôt ses lèvres dans le breuvage. Il fit claquer sa langue :

— Pas de l'ersatz, apprécia-t-il. Du vrai whisky. Ils burent. L'alcool les stimula. Ils oublièrent un moment leur situation paradoxale. Hier soir, ce débit de boisson n'existait pas. Il s'était « créé » pendant la nuit, spontanément.

— Tout cela ne tient pas debout ! grommela Kroms. Ce whisky ne vient pas du néant.

— Il est « matériel », précisa Joë. Maintenant, nous allons suivre les traces laissées par le mystérieux visiteur de la nuit. Je doute d'ailleurs que nous retrouvions cet homme.

Ils sortirent du saloon. Le soleil clignait de son œil cyclopéen. Le sable se gorgeait de lumière. Les trois reporters avaient encore dans la bouche la saveur du whisky.

Ils suivirent un moment les empreintes relevées précédemment. Mais, à mesure qu'ils s'éloignaient du saloon et approchaient du torrent, le sol se durcissait. Des pierres succédaient au sable. Les traces s'estompaient et il eût fallu le flair d'un Peau-Rouge pour les déceler.

Le premier, Joë renonça.

— Laissons tomber. Aussi loin que portent nos regards, nous ne découvrons que le désert. Le visiteur est parti. Il ne reviendra pas.

— Pourquoi n'a-t-il pas pris contact avec nous, puisque c'était un humain ? s'étonna Joan.

— Je ne sais pas, avoua Maubry. Peut-être n'a-t-il pas remarqué notre hélico.

— Est-ce lui qui aurait créé le saloon ?

— Certainement pas. Moreston, Stève, Gaster et Klit sont venus ici, eux aussi, en simples observateurs. Cette nuit, une cinquième personne a été victime de la psychose australienne.

Ils avaient atteint, sans même s'en rendre compte, tant ils étaient absorbés, les bords du torrent. L'eau bondissait toujours entre les rochers. Des myriades de gouttelettes accrochaient les rayons du soleil, s'irisaient.

Joan tomba en arrêt. Elle se baissa.

— Un saumon ! Que fait-il hors de l'eau ? Il semble mort.

Joë et Kroms examinèrent le poisson. C'était bien un saumon d'assez belle taille. Il était raidi. Maubry trouva une explication :

— Il a dû sauter hors du torrent. Incapable de retourner à l'eau, il est mort, asphyxié.

Ils en découvrirent deux autres parmi les rochers, à quelques centimètres seulement de l'onde. Ils ne bougeaient pas non plus. Détail bizarre : le courant semblait les avoir rejetés là, comme des épaves.

Kroms se caressa le menton.

— Ils ne seraient pas morts, aussi près de l'eau. Non. Les saumons

ont péri d'une autre façon.

— Livrez donc le fond de votre pensée, Kroms, insista Joan.

— Eh bien ! le torrent ne charrie plus que des poissons morts. Leur temps de vie aura donc été très court.

— Encore une énigme, soupira Joë. Constatons que la matière inerte se conserve. La matière vivante meurt au bout d'un certain temps. Pour épiloguer sur ces conclusions, il faudrait des spécialistes. Or, nous sommes des ignorants. J'ai toujours dit qu'une bonne instruction scientifique ne nuisait jamais à un reporter !

À ce moment, un sifflement caractéristique retentit au-dessus de leur tête. Ils levèrent les yeux. Ils aperçurent un hélico à bord duquel se trouvaient deux hommes. On distinguait très nettement leurs uniformes, à travers le cockpit.

— La police ! grogna Maubry sans enthousiasme. L'appareil tournoya quelques minutes puis se posa à proximité du torrent. Le rotor s'arrêta en gémissant. Les deux policiers casqués sautèrent sur le sol et essuyèrent la sueur qui coulait de leur front. Ils s'approchèrent. Joë leur désigna les poissons.

— Voulez-vous du saumon pour le déjeuner ? L'un des types en uniforme portait un galon sur la manche. Il n'avait pas l'air précisément commode. En tout cas, il n'appréciait pas la plaisanterie :

— Où avez-vous pêché ça ? demanda-t-il sévèrement, en désignant les poissons raidis.

— Nous les avons trouvés morts sur le bord du torrent.

— De l'eau ! s'exclama le sergent. Il n'y a jamais eu d'eau, par ici, hormis en nappe souterraine.

— Eh oui ! ironisa Maubry. Il n'y a jamais eu non plus de saloon, de château de la Renaissance, de boutique de jouets, de maison de campagne. Or, sergent, tout cela vous est offert gratuitement.

Les policiers encaissèrent le choc plutôt durement. Ils observèrent l'oasis. De l'hélicoptère, ils s'étaient déjà fait une petite idée. Ils quittèrent leurs casques et les mirent sous le bras. Leurs fronts suaient de plus en plus.

— Tout cela est-il bien sérieux ?

— Du réel, sergent, insista Kroms, du « matériel ». Le saloon est apparu dans la nuit en laissant une odeur d'ozone.

— Alors, ce que racontait le surveillant des Eaux et forêts, à Alice Springs, ce n'était pas de la blague ?

Joë hocha la tête.

— Pas tellement, à priori. Nous sommes venus vérifier sur place. Nous sommes tous estomaqués.

— Je vois ! vitupéra le sergent. Des reporters américains, hein ? Je suis psychologue. Il faut que j'envoie un rapport. En attendant, vous allez me dégager le plancher.

Joan protesta :

— Laissez-nous donc travailler. Nous ne faisons de mal à personne. Rassurez-vous, nous n'emporterons pas l'oasis. Et puis je croyais que dans tous les pays du monde, les trésors revenaient à ceux qui les découvraient en premier.

— Ce n'est pas un trésor comme les autres. Nous venions vérifier les assertions de l'employé des Eaux et forêts. Cette oasis appartient au gouvernement australien. Si nous laissons entrer librement les touristes, ici, et les journalistes, tout risque d'être pillé.

— C'est ça, dit Joan Wayle, haussant le ton. Traitez-nous de vandales ! Nous sommes citoyens américains et...

— Laisse tomber, Joan, et viens donc, coupa Joë en tirant sa fiancée par le bras. Ces messieurs aussi font leur travail.

Avant de partir vers son hélico, Maubry se tourna une dernière fois vers les policiers :

— À propos, si vous avez soif, je vous signale qu'il existe un excellent whisky dans le saloon. Peut-être regretterez-vous l'absence d'un bout de glace, mais essayez, vous m'en direz des nouvelles.

Laissant les types en uniforme abrutis, un peu désorientés, en tout cas largement dépassés par les événements, les trois reporters regagnèrent leur appareil. Kroms s'installa aux commandes.

— On démarre ?

— Oui, acquiesça Maubry. Inutile de se mettre en mauvais termes avec la police. Du reste, nous n'apprendrons rien de neuf en restant ici. Par contre, j'ai un montage sonore à envoyer à Robeson.

— C'est vrai, reconnut Joan. Robeson doit écumer dans son bureau. Il t'avait convoqué pour ce matin.

— Bah ! Il se radoucira quand je lui raconterai qu'une oasis du rêve existe en plein centre de l'Australie.

La tuyère cracha des flammes. L'hélico se balança un instant à quelques centimètres au-dessus du sol avant de piquer vers Alice Springs. Avant de s'éloigner définitivement, il survola l'oasis.

En bas, les deux policiers entraient prudemment dans le saloon. Ils avaient dégainé leurs revolvers polyrayons. Mais leurs armes tremblaient dans leurs mains moites.

*

* *

Le triangle formé par les monts Mac Donnel, le Chambers Pillar et le lac Amadeus se transforma rapidement en un lieu touristique, sitôt que fut connue l'existence de l'oasis.

La télévision, les journaux, tous les modes d'information, commentèrent la prodigieuse nouvelle. La télé américaine et le « Star Tribune » furent les premiers à diffuser le renseignement. Les noms de

Joë Maubry et de Joan Wayne revinrent fréquemment sur les lèvres. Leurs photos furent distribuées un peu partout à travers le monde. L'Australie, momentanément abandonnée par la presse, accusa un second raz de marée humain. Envoyés spéciaux, journalistes, cameramen, photographes, amateurs et professionnels, curieux attirés par des émotions fortes, déferlèrent vers Alice Springs.

L'aérodrome de la ville, la station de chemin de fer, la gare d'hélicoptères, les parkings automobiles, ne furent pas assez vastes pour loger tout ce monde. Les hôtels étaient pleins à craquer. On édifia, pour la circonstance, de véritables villages de toile à la périphérie. Le commerce roula sur l'or.

Devant cette cohue sans cesse grandissante, les autorités prirent d'énergiques mesures. Si elles n'interdirent pas l'accès d'Alice Springs à la foule, par contre, tout survol de l'oasis, dans un rayon de dix kilomètres nécessitait un laissez-passer spécial du gouvernement. Or, les patrouilles de l'air veillaient scrupuleusement à l'exécution de cet ordre. Tous les journalistes et les curieux étaient sévèrement refoulés.

À terre, la police et l'armée étaient sur les dents. Des soldats avaient installé, dans un large périmètre autour de l'oasis, un double barrage électrifié. Des policiers filtraient les entrées et là aussi, il fallait un laissez-passer. Entre les deux barrières électriques circulaient constamment des blindés et des patrouilles motorisées.

Bref, la région ressemblait à une fourmilière en ébullition. Les fourmis humaines s'agglutinaient autour des barrages, mais les curieux en étaient pour leurs frais. Ils n'apercevaient rien, car l'oasis se situait dans une zone de dépression.

Plusieurs savants du monde entier étaient arrivés en Australie. Réunis en session extraordinaire à Melbourne, ils confrontaient leurs thèses. Et dans cette histoire, le gouvernement fédéral de la grande île ne savait plus où donner de la tête...

CHAPITRE III

La presse locale, la première, narra l'aventure survenue à Karl Fleuter, employé de banque à Melbourne.

Fleuter était la cinquième victime de la psychose australienne. Comme ses prédécesseurs, Moreston, Stève, Gaster, Klit, il était parti en aérocycle vers le Chambers Pillar, au lieu de se rendre à son travail. Mais il ne se souvenait de rien. Il ignorait tout de son séjour dans le centre de l'île. Il se rappelait seulement qu'il avait vu – vu réellement – un saloon de la belle époque américaine.

Tandis que leurs confrères se ruaient vers l'oasis du rêve, bien inutilement d'ailleurs puisque son accès en était interdit, Maubry et Joan Wayle, toujours flanqués de Kroms, posaient quelques questions supplémentaires à Karl Fleuter, à peine remis de son extraordinaire odyssée.

— Répondez-moi sincèrement, M. Fleuter, demandait Joë. Quelle est votre pointure ?

Surpris, l'employé de banque fronça les sourcils. Certes, il avait déjà accordé pas mal d'interviews à des journalistes de diverses nationalités, mais jamais aucun ne lui avait posé une question aussi saugrenue.

— Du quarante-trois. Quel rapport avec mon aventure ?

— Aucune, certainement, mentit le reporter de la TV. Ne vous inquiétez pas. Je mène une enquête psychologique, et comme les psychologues, je demande des choses idiotes... Possédez-vous des chaussures caoutchoutées aux semelles barrées de dessins ?

— Oui, mais...

— Montrez-les-moi.

De plus en plus ahuri, Fleuter s'exécuta un peu comme un automate. Il s'absenta quelques minutes et revint dans le studio où il avait accueilli nos amis. Il tenait une paire de souliers à la main.

Joë observa les chaussures avec l'attention d'un inspecteur de police examinant une pièce à conviction.

— Au moment de votre fugue... enfin pendant votre absence de quarante-huit heures, portiez-vous ces souliers ?

— Oui, je m'en souviens.

— Parfait. Maintenant, M. Fleuter, une dernière précision : vous avez donc vu réellement un saloon, à l'antique mode U.S. Affirmez-vous que le soleil brillait, ou bien faisait-il nuit ?

L'employé de banque fouilla dans sa mémoire. Avec effort, il essaya de rassembler ses idées dans un ordre chronologique. Bien des détails lui échappaient. Il hésita :

— Le soleil ne brillait pas. Mais il ne faisait pas nuit non plus. Le

saloon se découpait très nettement. Je crois que c'était à l'aube... ou au crépuscule.

— Eh bien, cher monsieur, je vous remercie infiniment, dit Maubry en prenant congé.

Les trois reporters quittèrent le domicile de Karl Fleuter. Quand ils se retrouvèrent dans les rues animées de Melbourne, Joan constata qu'elle n'avait pris aucune note. Kroms n'avait pas déballé sa caméra et Joë avait laissé son micro dans l'hélico.

Ils montèrent dans l'appareil parké à quelque distance. Aux commandes, Kroms lança la turbine. Un sifflement aigu, atténué toutefois par les grilles d'interception, déchira l'air. L'hélico se balançait mollement.

— Tu es fixé, fit Joan en se calant sur le fauteuil. Fleuter se trouvait bien à l'oasis du rêve au moment où nous y étions.

— Aucun doute. Il est arrivé à l'aube, alors que le saloon s'était matérialisé plusieurs heures auparavant, probablement vers minuit, heure à laquelle j'ai décelé cette odeur d'ozone. Puis il est reparti, sans doute psycho-guidé par ceux qui l'ont déjà amené dans cette région.

L'hélicoptère survolait Melbourne. La baie étincelait sous le soleil. L'océan Indien ourlait les côtes d'écume. La chaîne des Pyrénées et des Alpes australiennes se drapait dans une brume bleutée. Puis des plaines immenses succédèrent aux montagnes.

— Fleuter aurait dû apercevoir notre hélico, évoqua Joan Wayle, intriguée. D'abord, par quel moyen s'est-il rendu à l'oasis ?

— Il était parti de Melbourne en aérocycle, comme Moreston. S'il était véritablement sous l'effet d'un psycho-guidage, il n'a pu déceler notre présence. Son cerveau, ses réflexes, ne lui appartenaient plus. Après une courte visite à l'oasis, sans doute est-il rentré directement à Melbourne.

— C'est quand même bizarre, grommela Kroms. Qui diable s'amuse à attirer des humains, l'un après l'autre, au centre de l'Australie ? Quel profit en tire-t-il ? Va-t-il poursuivre longtemps son petit jeu ?

Joë jeta un regard distrait par le cockpit. Il distingua la barre des monts Flinders, s'étirant du nord au sud.

— Des cerveaux extrêmement intelligents ont mis au point un appareil capable de transformer en matière les ondes et les vibrations du subconscient. Si l'on songe que la matière se compose de vibrations, cette performance se ramène à une simple prouesse scientifique. Des savants ne conçoivent-ils pas la possibilité d'extraire des images des solides ? Images que ces mêmes solides auraient « photographiées » au cours du passé ? Si l'on parvenait à matérialiser ces images, la prouesse égalerait celle qui nous préoccupe actuellement.

— Réfléchis, Joë, et ne te laisse pas emporter par ton imagination,

conseilla Joan. Tu abordes des projets lointains. La stéréotronique affûte ses premières armes. Ses réalisations ne sont pas encore spectaculaires. En tout cas, le problème de l'oasis les dépasse largement. Nous ne saurions l'assimiler à des réalisations scientifiques courantes.

L'hélico survolait maintenant le lac Eyre. Ce lac a ceci de particulier : il se trouve nettement en dessous du niveau de la mer, dans une zone de dépression centrale. Puis la voie ferrée conduisant à Alice Springs déroula son ruban d'acier à travers des régions désertiques.

Revenus à leur hôtel, nos amis se concertèrent. Dans la chambre de Joë, ils étaient assis devant la télévision. Maubry avait sorti de la bière d'un réfrigérateur. Les verres portaient des traces de buée. La boisson glacée procurait une délicieuse détente.

Les stores tirés filtraient les chauds rayons du soleil. Une poussière lumineuse valsait néanmoins dans la pièce aux couleurs claires. Une ventilation invisible brassait de l'air frais et maintenait une température à peu près constante.

Les cloisons insonorisées isolaient du brouhaha de la rue. Alice Springs se gorgeait de touristes et de curieux et ce flot incessant créait une animation inaccoutumée, en tout cas fort déprimante avec la température accablante.

La télé donna un court bulletin d'informations. Le speaker annonça que le congrès scientifique, réuni à Melbourne, s'était achevé dans la nuit. Les thèses des savants étaient loin de se montrer semblables, mais une constatation, au moins, unifiait les points de vue. Tous ces gens éminemment instruits tombaient d'accord sur un chapitre. Puisque les ondes bioélectroniques du cerveau influençaient l'électro-encéphalogramme, la pensée constituait donc un phénomène bien matériel. Quelque chose que l'on peut mesurer à l'aide d'un appareil ne peut avoir qu'un support matériel. En conclusion, rien n'empêche de convertir des ondes en matière pure. Il s'agit, pour cela, de reconstituer, et d'assembler, les atomes. Mais dans l'état actuel de la science, les savants reconnaissaient qu'une telle performance dépassait largement les possibilités.

Maubry éteignit le téléviseur. Il s'octroya une cigarette et en offrit une à Joan et à Kroms. Puis, étirant ses jambes, il se renversa sur son fauteuil. Il contempla béatement la fumée s'effilochant en direction des bouches d'aération.

— O.K., dit-il, satisfait. Les savants reconnaissent sportivement leur incapacité. Ils se contentent de noter un fait. Les ondes du cerveau, s'inscrivant sur l'électro-encéphalogramme, sont constituées de vibrations. Comme la matière elle-même se compose de vibrations... Vous voyez où je veux en venir ?

— Parfaitement, opina Joan. Tu nages un peu dans cette dissertation ; néanmoins, tu mets l'accent sur l'essentiel. Le fait de recréer de la matière, à partir de la pensée, ne constitue pas, à priori, une impossibilité technique. Disons qu'il s'agit d'une lointaine échéance scientifique.

Un sourire tirailla les lèvres de Joë.

— Organisons notre petite réunion tripartite. Les rêves de cinq hommes se sont matérialisés. Il ressort que les cinq victimes – si on peut les appeler des victimes ! – ont toutes obéi à un même ordre impératif : de leurs domiciles respectifs, très différents, précisons-le, elles se sont orientées vers le centre de l'Australie, probablement non loin de l'oasis, dont, les premiers, nous avons découvert l'existence. Moreston et les autres obéissaient à une force supérieure à leur volonté. Sans doute étaient-ils plongés dans quelque sommeil hypnotique. J'ai dit qu'ils étaient « psycho-guidés ». Reste à déterminer le lieu exact où ils se rendaient. Leur mémoire ne garde aucune trace de ce lieu ni des personnages qu'ils ont certainement côtoyés. Ils ont donc subi, avant leur retour, un sérieux lavage de cerveau. L'hypnose est capable d'ôter momentanément, ou définitivement, le souvenir.

« Pour nous autres reporters, il conviendrait de localiser exactement l'endroit où Moreston, Stève, Gaster, Klit, et tout récemment Fleuter, ont séjourné. Par conséquent, mettons-nous en chasse. Visitons les monts Mac Donnel, le Chambers Pillar, je ne sais pas. Des cachettes existent peut-être. Nous ne les démasquerons pas en restant ici, dans une chambre d'hôtel.

— La police a ouvert une enquête, je crois, annonça Kroms.

— Les enquêteurs sont dépassés par les événements, estima Joë. Ils n'ont aucune piste. Ils n'ont rien pu tirer des victimes. Leurs recherches, dans l'oasis même, n'ont abouti à aucun résultat. Les experts se perdent en conjectures, d'autant plus que les savants restent pessimistes. La psychose australienne peut brusquement devenir galopante. Personne ne pourra l'en empêcher. Le phénomène dépasse même le cadre des psychiatres, qui n'y comprennent rien.

Il remplit à nouveau les verres de bière. La mousse s'épanouit pour s'évanouir aussitôt comme une fleur blanche se repliant sur elle-même.

— À notre succès ! ajouta-t-il en portant un toast.

*

* *

Rugissant, l'hélico volait au-dessus du désert. Son ombre se déplaçait monstrueusement devant lui, comme celle d'un insecte géant brusquement jailli des éprouvettes d'un entomologiste-sorcier.

Kroms ne cachait pas son scepticisme :

— Nous ne tarderons pas à rencontrer les patrouilles de la police de l'air. Elles nous prieront de nous écarter de la zone interdite.

Joë, bien calé sur son siège, haussa les épaules.

— Nous éviterons le périmètre prohibé. Nous filons vers le Chambers Pillar.

Sans être inquiétés, ils parvinrent dans les parages du mont. Le Chambers Pillar dressait son cône tronqué dans un décor lunaire. Le soleil s'accrochait désespérément en plaques étincelantes sur ses versants rocheux. Une maigre végétation, des arbustes crevant de soif, cherchaient un soupçon d'humidité dans les entrailles d'un sol ingrat.

La grosse libellule de la TV dessina des cercles de plus en plus vastes. Depuis que le monde connaissait l'existence de l'oasis du rêve, des fanatiques escaladaient le Chambers Pillar dans l'espoir de dominer la dépression où s'enterraient des trésors archéologiques d'un genre nouveau. Braquant des instruments d'optique, jumelles ou lunettes, ils en étaient pour leurs frais.

D'abord, le Pillar se situait trop loin de l'oasis. Ensuite, le sol exhalait toujours une brume bleutée rendant la visibilité incertaine, en tout cas très mauvaise. Sans compter l'extraordinaire luminosité solaire nimbant l'horizon.

Par le cockpit, nos amis observaient la montagne, en disséquaient les moindres recoins, fouillaient les replis. Le Chambers gardait sa froide hostilité bourrelée de soleil.

— On se pose ? demanda Kroms.

— Je n'en vois pas la nécessité, dit Joë. Le Pillar ne convient guère au lieu que nous recherchons. Mais un survol s'imposait. Mettez plutôt le cap sur les monts Mac Donnel, beaucoup plus étendus.

— Comme vous voudrez, répondit le pilote avec un soupir. Mais si nous restons dans l'hélico, nous ne dénicherons jamais rien.

— Rassurez-vous, nous battons les Mac Donnel, en long et en large. Nous y mettrons le temps qu'il faudra. Moreston et les autres, que diable, sont bien allés quelque part !

L'appareil exécuta un magnifique demi-tour. Il dévora à nouveau le désert. Le rotor brassait un air chaud. Dans la cabine, l'air était étouffant. La sueur coulait sur les échinés collées aux sièges de cuir.

Cent kilomètres plus au nord, les Mac Donnel surgirent de la luminosité. Ils composaient un tableau plus frais, plus pimpant que le Chambers Pillar. Les forêts étaient plus nombreuses et escaladaient gaillardement des pentes abruptes. Du porphyre rouge alternait avec du granit. Des cassures, dans la montagne blessée, montraient des veines de sédiments, en couches parallèles. Les sommets avoisinaient mille mètres, en moyenne.

La bande montagnaise s'étirait sur plus de cinq cents kilomètres,

d'ouest en est. Kroms survolait la région aussi bas que possible. Tous les détails surgissaient.

— En somme, que cherches-tu ? demanda Joan.

— Je l'ignore encore, avoua Joë. Un lieu, un endroit précis, habité, du moins provisoirement. Peut-être un laboratoire souterrain ou quelque chose dans ce genre. Peut-être un astronef. Tu vois, c'est bien vague, bien déprimant aussi. Des grottes existent. Elles peuvent dissimuler le mystère. Nous devons les fouiller l'une après l'autre. La carte détaillée nous permettra d'éliminer les plus petites, sans intérêt. Vous le comprenez bien. Moreston, Stève, Gaster, Klit et Fleuter ne se sont pas rendus dans un endroit découvert, mais souterrain. Sinon ce lieu aurait déjà été repéré par les patrouilles multiples de l'armée et de la police.

— Je pense comme vous, Maubry, approuva Kroms. Les Mac Donnel offrent un tel refuge. Je crois qu'un labo secret existe dans les entrailles du sol. Mais avez-vous songé à des souterrains artificiels, creusés par l'homme ? Dans ce cas, le champ d'investigation s'élargit et il n'est pas impossible que ce labo soit édifié sous l'oasis elle-même.

Le reporter de la TV consulta la carte. Puis, désignant un plateau rocheux :

— Posez-vous, Kroms. Il existe des cavernes dans les parages. Nous chercherons chacun de notre côté, multipliant ainsi nos chances par trois. Notre point de ralliement sera l'hélico.

L'appareil atterrit en souplesse. Aussitôt, Maubry, Joan et Kroms commencèrent leurs recherches. Joan avait bien prétexté qu'elle ne se sentait aucune âme d'aventurière. La perspective de se trouver momentanément éloignée de ses compagnons ne l'enthousiasmait pas. Joë la convainquit, les risques étaient pratiquement nuls. D'ailleurs, si l'un des trois reporters découvrait quelque chose, il devait en aviser immédiatement les deux autres en réintégrant l'hélicoptère.

Nos amis se séparèrent donc, chacun inspectant une région bien délimitée au préalable sur la carte. Quand ils rentrèrent, après deux heures de patiente investigation, ils n'avaient trouvé que des grottes vides.

Un nouveau bond, en hélico, les emmena à une trentaine de kilomètres de là. L'appareil atterrit en bordure d'un bois d'araucarias, ces conifères australiens. Après avoir étudié soigneusement la carte, ils se partagèrent la besogne. Bientôt, ils se perdirent de vue.

Ils s'étaient donné rendez-vous à l'hélico à la nuit tombante. Le premier qui arriva à l'appareil fut Kroms. Puis ce fut le tour de Joan Wayne. Déjà, les ombres s'allongeaient. Les araucarias s'assombrissaient. Les rochers se teintaient de mauve. Une longue bande rougeâtre ourlait l'horizon et sculptait les sommets. Dans les vallées montait une brume bleue. La température fraîchissait.

Joan tira un thermos de café du coffre de l'hélico. Elle en but une tasse avec Kroms. Un repas froid attendait les reporters qui passeraient sans doute la nuit en pleine montagne, sur les sièges-couchettes de l'appareil.

Nerveux, Kroms alluma une cigarette. La nuit était maintenant complètement tombée.

— Que diable fabrique Maubry ?

À mesure que les minutes s'écoulaient, l'inquiétude de Joan augmentait. Elle tendait l'oreille, dans l'espoir de surprendre un bruit : celui des pas de Joë. Mais la montagne gardait le silence.

— Il lui est arrivé quelque chose, conclut pessimistement la jeune fille.

Kroms observa sa montre lumineuse.

— Voilà, une heure que la nuit est tombée. Il devrait logiquement être là.

— Logiquement..., répéta Joan. Il n'y a rien de logique dans cette aventure. Alors, pourquoi voulez-vous que Joë soit logiquement de retour ?

Ils attendirent encore une heure. Ils n'avaient plus faim. Se hasarder à la recherche de Joë ? C'était de la folie et si la jeune fille suggéra cette idée, Kroms l'en dissuada rapidement. La montagne offrait des pièges multiples dans l'obscurité. Les chances de succès étaient nulles. À quoi bon, dans ces conditions, courir de tels risques ?

Pourtant, l'inaction rongea Kroms et la journaliste du « Star Tribune ». Le froid devenait plus vif. Tournant en rond autour de l'hélico, les deux reporters grelottaient. Ils avalèrent encore une tasse de café bouillant. À minuit, Maubry ne donnait toujours pas signe de vie.

*

* *

Qu'était devenu le téléreporter ? Pour le savoir, revenons quelques heures en arrière.

Joë quitta donc Kroms et Joan. Quand il se retourna, pour la première fois, l'hélicoptère avait disparu au coin du bois d'araucarias. La solitude absolue environnait le reporter, l'isolait. Mais notre ami, dynamique, ne détestait pas taquiner l'aventure. Il aimait particulièrement l'attrait de l'inconnu, le parfum du mystère. Aussi, allègrement, suivait-il le sentier tracé sur la carte.

Il s'élevait de plus en plus. Par moments, il côtoyait des rochers trapus bourrelés de fissures. De ces cicatrices jaillissaient quelques racines tordues, des parasites, qui se contentaient de bien peu pour vivre.

Le sentier se perdait maintenant dans la rocaille. On n'en devinait

même plus les traces. Mais Maubry s'orientait vers un chaos de rochers situé dans une dépression.

Cette dépression formait une cuvette assez large. Une herbe maigre tapissait un sol dur. Aux flancs de cette cuvette naturelle s'ouvraient plusieurs grottes.

Joë consulta sa montre. Voilà plus d'une heure qu'il marchait. Il avait dû parcourir deux ou trois kilomètres depuis l'hélico. La carte mentionnait la dépression. Il avait donc atteint le but choisi.

Il épia les cavernes, en sonda plus particulièrement l'entrée. Il ne découvrit rien de spécial. Il dévala la pente, agile comme un daim, et se retrouva au fond de la cuvette. Il aperçut alors beaucoup mieux les grottes.

Il s'approcha, à tout hasard, de la plus spacieuse. Le sol nivelé aurait permis facilement l'atterrissage d'un hélicoptère. Il esquissa encore quelques pas prudents et se trouva devant une entrée monumentale.

La caverne était taillée dans le granit. Son accès s'évasait en ovale. Un avion moyen aurait pu y tenir place. Tombant en oblique, les rayons solaires marbraient de jaune un large carré de sol, légèrement sablonneux. Plus loin, c'était l'obscurité totale.

Joë s'enhardit. Avant de retourner à l'hélico, il lui fallait visiter les grottes, l'une après l'autre. Mieux valait, immédiatement, commencer par la plus spacieuse.

Il entra dans la caverne. Rapidement, les ténèbres l'engloutirent. Il se retourna. Il distingua un ovale de lumière. Il tira une torche électrique de sa poche. Le rayon jaune se déplaça sur les parois de granit, débusquant de l'ombre de larges fissures.

Maubry apprécia mal les dimensions exactes de la grotte. Il ressentait néanmoins une impression d'immensité. Comment une telle voûte, sans support, sans pilier, ne s'effondrait-elle pas ? Il fallait demander cela au constructeur universel, qui valait tous les architectes modernes réunis.

Brusquement, le reporter tressaillit. Non, il n'avait perçu aucun bruit. Mais il éteignit vivement sa lampe. Il s'usa le regard vers le fond de la caverne. Il discerna une lueur pâle, presque mauve, une sorte de halo immobile. Manifestation naturelle ? Émanation de méthane, d'un gaz quelconque ?

Il renifla fortement. Il ne décela aucune odeur. Il s'étonna. Il avait promis à ses compagnons que s'il découvrait quelque chose d'anormal, il les préviendrait. Mieux valait être trois pour percer le mystère de cette luminosité mauve.

Il prit sa décision. Il ferait demi-tour. Il reviendrait à l'hélico. Mais que se passa-t-il à ce moment-là, au moment même où il allait tourner les talons ?

Il resta figé, immobile. Son cerveau s'embruma, prélude au sommeil. Pourtant, il gardait les yeux ouverts, désespérément ouverts. Il avait la conviction très nette qu'une volonté dominait la sienne, contre laquelle il ne pouvait lutter.

Il s'amollit. Il ne résista pas. Il devint inconscient, un pantin malléable. Il marcha vers la lueur étrange, un peu irréaliste. Il fut environné de lumière mauve. Ébloui, il ne discerna plus rien, que cette luminescence dont la source lui échappait. Inconscient, il esquaissa encore quelques pas. Puis son esprit s'obnubila.

*

* *

Quand il reprit connaissance, il se trouvait allongé sur une couchette. Il tenta de remuer. Une force le clouait. Alors il regarda autour de lui.

La couchette était au centre d'une pièce sphérique, de quatre mètres de diamètre. Une lumière bleutée, douce, fascinante, s'irradiait des murs et donnait aux objets des formes fantomatiques. Des appareils inconnus, très complexes, meublaient cette salle que Joë, sans se tromper, identifia : un laboratoire. Au-dessus de la couchette, un appareillage composé de tubes, d'électrodes, de boules translucides, d'écrans, formait un arsenal inquiétant. Maubry n'avait jamais vu une telle installation. Il imagina certains rapprochements, certaines analogies avec des instruments scientifiques terrestres. Évidemment, seuls des savants pouvaient utiliser de tels appareils. Mais à quoi servaient-ils ?

Et puis il y avait cette lumière bleutée, fantastique. Jamais Joë n'avait vu un labo illuminé de cette façon. Une impression indéfinissable émanait des objets.

Une voix fit sursauter notre ami. Elle s'exprimait dans un anglais très pur :

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Maubry, nous ne vous voulons aucun mal. La nuit va bientôt tomber sur la terre. Vous allez dormir.

À nouveau, Joë tenta de se soulever. En vain. Des gouttes de sueur mouillèrent ses tempes, malgré les paroles rassurantes de son interlocuteur, encore invisible. Celui-ci devait parler par le truchement d'un haut-parleur.

— Qui êtes-vous ? haleta le reporter. Que me voulez-vous ?

— Nous ne sommes pas bavards, expliqua la voix. Ne posez pas trop de questions. Nous ne vous répondrions pas.

— Suis-je dans la caverne où j'ai pénétré ?

— Oui. Je vous fais remarquer que vous êtes venu jusqu'à nous sans sollicitation. Ce n'est qu'au moment où vous avez décelé la lueur mauve que nous vous avons pris en charge. Pour notre sécurité, nous

ne pouvions adopter une autre solution.

Maubry avala sa salive. Sa figure ruisselait de sueur. Il ne faisait pourtant pas chaud dans la pièce circulaire. Une température climatisée se maintenait à un degré parfait. Ni trop, ni peu. Seulement la situation dans laquelle nageait le reporter tissait un cocon d'inquiétude autour de notre ami. L'avenir paraissait incertain.

— Cette lueur mauve... Quelle en est l'origine ?

— Le problème dépasse vos compétences. Il est purement scientifique. À quoi bon, dans ce cas, l'aborder ? Vous n'y comprendriez rien.

C'était, évidemment, une façon habile d'éluder les questions gênantes. Joë sentait qu'il était entre les mains de personnages extrêmement prudents.

— Pourquoi ne vous montrez-vous pas ? La voix hésita un instant. Puis :

— Nous n'en voyons pas la nécessité. D'ailleurs, vous ne nous apercevriez pas.

Joë sursauta. Un frisson le parcourut.

— Vous venez de l'espace ?

— Que vous importe ? Ne vous tracassez pas inutilement l'esprit. Bientôt, vous dormirez. Quand vous repartirez d'ici, votre mémoire ne conservera plus le souvenir de ce que vous avez vu et entendu.

— Alors, estima le téléreporter, triomphant, pourquoi ne vous montrez-vous pas ? Vous n'avez rien à craindre de mon indiscrétion.

— Je vous ai expliqué les motifs de notre conduite. Contentez-vous de ces explications.

Un bruit étrange figea Maubry. Il leva les paupières. Manipulé par des mains invisibles, sans doute télécommandé à distance, un casque truffé d'électrodes s'abaissa de l'appareillage, au-dessus de la couchette. Il s'encadra très exactement autour de la tête du reporter. Puis une lumière violente, rouge, illumina brusquement les tubes, les boules translucides. Elle nimba entièrement le corps de notre ami.

Celui-ci ressentit un sommeil irrésistible. Il ferma les yeux et sombra dans le néant.

*

* *

Quand il se réveilla, au terme d'un temps inappréciable, il se trouvait toujours allongé sur la couchette. Il n'éprouvait aucun symptôme particulier. Il sentait seulement son cerveau un peu vide. Quelle épreuve les mystérieux locataires des monts Mac Donnel lui avaient-ils fait subir ?

La voix, déjà entendue, lui parvint :

— Vous pouvez vous lever, monsieur Maubry.

Joë s'exécuta avec facilité. Il quitta la couchette et se mit debout. Il attendit d'autres ordres :

— Observez bien la paroi, devant vous.

Le mur circulaire irradiia soudain une lumière aveuglante, blanchâtre. Puis cette lueur s'atténua aussi rapidement qu'elle s'était manifestée. Une image apparut sur cet écran improvisé.

Une image ? Notre ami en doutait. Elle était tellement nette, saisissante de relief, de couleurs, tellement VIVANTE, qu'on aurait juré une matérialisation pure et simple.

— Voici une image, précisa la voix. Elle représente une automobile. N'aviez-vous jamais rêvé d'un tel véhicule ?

— Si, balbutia Joë, passant une main égarée sur son front. J'en ai rêvé, tout récemment.

— Pendant que vous dormiez, des analyseurs ont fouillé votre subconscient. Vous l'ignorez peut-être, mais l'esprit vagabonde sans cesse, même quand, au réveil, il ne laisse aucune trace dans la mémoire de cette extraordinaire activité. Les analyseurs ont donc sélectionné les rêves les plus faciles à matérialiser. Celui que vous apercevez sur l'écran appartient à cette sélection. Il s'est imposé à votre mémoire.

Maubry scrutait l'écran, l'automobile l'accaparait. C'était un véhicule tellement spacieux, tellement perfectionné dans sa technique, qu'il n'en existait sans doute aucun exemplaire sur terre. Il s'agissait plutôt d'un prototype.

Bourrelé de chromes étincelants, il offrait la rapidité, la sécurité. Ses formes rappelaient nettement les carrosseries américaines. Comme Joë aimait les voitures rouges, celle-ci était rouge, comme par hasard. Il appréciait aussi le confort intérieur. L'automobile était plus que confortable.

Véritablement, plusieurs marques de constructeurs célèbres, tant aux États-Unis qu'à l'étranger, semblaient s'être associées pour la réalisation de ce prototype. Ce dernier apparaissait donc comme un panaché des diverses techniques terrestres. Toutes les qualités se trouvaient réunies dans une même automobile. C'est ce qu'on appelait un modèle idéal, universel. En réalité, les constructeurs n'envisageaient pas encore une telle association, chacun conservant jalousement ses propres brevets.

Brutalement, la vision disparut. L'invisible présence donna à nouveau quelques explications :

— Comme vos prédécesseurs, nous n'avons pu vous diriger vers l'oasis, où ce véhicule s'est matérialisé pendant votre sommeil, alors que la nuit obscurcissait la terre. Vous auriez admiré un objet palpable. Ce que nous vous avons montré n'est qu'une reproduction, une image. Vous comprenez fort bien les raisons qui nous ont obligés

à agir ainsi. L'oasis est occupée par l'armée et la police.

Une foule de questions auraient dû se presser sur les lèvres du téléreporter. Or, ce dernier n'ouvrit même pas la bouche. Il restait figé, docile, malléable. Déjà, ses derniers souvenirs s'estompaient.

— Vous allez rejoindre vos compagnons, annonça la voix.

Le cerveau de Joë s'embruma, une fois de plus. Plongé dans l'inconscience absolue, il resta soumis à une volonté extérieure. Il traversa à nouveau la lueur mauve, au fond de la caverne.

À la sortie de la grotte, le soleil l'éblouit. Il cligna des yeux. Il ne se retourna même pas. Un ciel bleu, sans nuages, couronnait les montagnes.

Maubry s'orienta facilement. Il regarda sa montre. Neuf heures quinze. Un air vif fouettait encore les cimes, mais la chaleur montait déjà largement du sol avec son cortège de brume.

Il avait quitté la dépression. Peu à peu, ses souvenirs lui revenaient. Il avait visité des cavernes, mais sans rien remarquer de suspect. Enfin, il aperçut l'hélico.

Il trouva bizarre l'absence de Joan et de Kroms. Il appela. Joan émergea du bois d'araucarias. Quand elle reconnut son fiancé, elle resta un moment sans voix, figée, comme si elle voyait un fantôme.

Elle cria :

— Kroms ! Kroms ! Joë est ici, à l'hélico !

Elle se précipita dans les bras ouverts du jeune homme. Elle le palpa. Elle le regarda avec adoration. Elle l'embrassa. Ses lèvres gourmandes couraient sur ce visage qu'elle aimait, qu'elle n'espérait plus retrouver.

— Nous te cherchons partout, Joë, haleta-t-elle. Nous avons passé une nuit terrible.

— C'est vrai, reconnut Maubry. Tu as les yeux gonflés de sommeil.

— Tu as faim ? Je vais te préparer un sandwich et une tasse de café.

Pendant qu'elle s'activait, Kroms arriva en courant. Il soufflait comme un phoque. Il serra les mains de son collègue.

— On peut dire que vous nous avez donné des sueurs d'angoisse. Où diable étiez-vous ?

— Je l'ignore. J'ai visité des grottes. Elles étaient vides. J'ai dû dormir, car j'ai rêvé à. une automobile.

Joan tendit la tasse de café et le sandwich.

— Une auto ?

— Oui, un véhicule pas comme les autres. Un mélange parfait de toutes les grandes marques mondiales. Bien sûr, vous ne me croyez pas.

La jeune fille distilla une inquiétante lueur dans son regard vert. Elle frissonna.

— Joë... tu es la sixième victime de la psychose australienne. Ta mémoire possède un trou, comme Moreston, comme les autres. Tu te souviens d'un rêve idiot. C'est tout.

Maubry but un peu de café, puis il mordit à belles dents dans le sandwich au jambon. Il hocha la tête.

— C'est possible, admit-il. J'ai dormi quelque part, mais ne me demandez pas de vous conduire en ce lieu. J'en serais incapable, malgré toute ma volonté. Croyez-moi, j'aimerais tant savoir ce qui m'est arrivé exactement.

— Lavage de cerveau ! diagnostiqua Kroms sans effort. Pourtant, nous touchons au but. Le labo secret se terre dans les Mac Donnel. Nous reviendrons par ici. En attendant, Maubry, il faut vous reposer. Rentrons à Alice Springs.

— Comme vous voudrez, Kroms, opina Joë. Mais je ne ressens aucune fatigue. Jamais, même, je ne me suis senti dans une telle forme. Enfin, je désirerais procéder à une vérification. Les journaux, ou la télé australienne, doivent déjà commenter la nouvelle.

— Quelle nouvelle, Joë ? insista Joan.

Le reporter ne répondit pas. Il grimpa dans l'hélico, s'installa sur le siège en achevant son sandwich.

— Alors, pilote, on démarre ?

Cinq minutes plus tard, la turbine rugissait. L'appareil s'éleva et pendant quelques instants, plafonna au-dessus du bois d'araucarias. En vain Kroms et Joan Wayle sondèrent-ils la montagne. Ils ne découvrirent que le roc torturé de soleil et la végétation accrochée aux pentes.

CHAPITRE IV

Joë faisait la sieste quand Joan frappa à la porte de sa chambre.

— C'est moi, Joan. Il faut que je te parle immédiatement.

— Entre ! invita Maubry d'une voix pâteuse.

Il était négligemment étendu sur le lit, en short, torse nu. Au-dehors, le soleil inondait la ville. Une chaleur accablante assimilait Alice Springs à une fournaise. À l'intérieur de la chambre, les stores tirés entretenaient une pénombre agréable.

La jeune fille s'assit sur le lit. Elle embrassa furtivement son fiancé sur le coin des lèvres. Elle tenait un journal à la main.

— Tiens, lis ça, dit-elle, tendant le « canard » local.

Curieux, Joë jeta un coup d'œil sur la première page. En grosses manchettes, sur cinq colonnes, il lut :

« Nouvelle manifestation à l'oasis du rêve. Au cours de la nuit une automobile qui paraît un panaché de plusieurs marques mondiales, s'est matérialisée dans le désert. Les experts sont formels : un tel véhicule n'a jamais été construit, à titre de prototype, par une firme terrestre. Il est apparemment le fruit d'une imagination subconsciente, telle qu'il s'en produit au cours des rêves. On ne connaît pas encore la sixième victime de la psychose australienne. »

— Chapeau à ce journaliste local ! convint Joan Wayle. Comment diable a-t-il réussi à prendre un cliché ? J'ai appris que les autorités passaient volontairement sous silence cette dernière matérialisation afin d'éviter, prétexte-t-on, un nouvel engouement. Je crois plutôt que ce mutisme volontaire sert la cause des spécialistes, qui n'y comprennent rien, et qui ne tiennent pas, une fois de plus, à afficher publiquement leur impuissance.

— La télé n'en a soufflé mot, remarqua Maubry. Sans doute par ignorance. Ce qui prouve une chose : un journaliste local, s'il connaît quelques ficelles, vaut un envoyé spécial. Prenez de la graine, miss Wayle.

Celle-ci haussa les épaules.

— Je t'en prie, pas d'ironie... C'est bien TA voiture, hein ?

— Oui, acquiesça Joë. Celle dont j'ai rêvé, l'autre nuit.

Il se dressa sur son séant. Ses jambes pendirent le long du lit. Ses pieds se glissèrent dans des babouches. Il s'étira.

— Kroms va nous emmener à l'oasis. Je dirai aux policiers que je suis la sixième victime et que l'automobile m'« appartient ». Dans un quart d'heure, je suis prêt. Préviens Kroms.

— O.K., dit-elle. Tu me prends dans le hall. N'oublie pas ton chapeau. Il fait une chaleur épouvantable.

Elle sortit. Joë regarda sa montre : trois heures de l'après-midi. Il se

glissa voluptueusement sous la douche. Il se sécha. Puis il s'habilla sans hâte d'une chemise bariolée et d'un pantalon de style gardian. Il avait plutôt sommeil, il bâilla. Les exigences du métier nécessitaient pourtant un déplacement à l'oasis. On verrait ce que cela donnerait.

Il retrouva Joan dans le hall. Elle avait revêtu une robe ample, blanche. Elle était délicieuse et ses yeux verts s'abritaient avec coquetterie derrière des lunettes noires.

— Tu veux séduire les policiers ? fit Joë en riant. Je doute que tu y parviennes. Des cerbères ne tombent pas sous le charme !

— Dépêche-toi. Kroms nous attend sur la terrasse. Il doit se griller.

L'ascenseur tubulaire les hissa sur le toit-terrasse. Le correspondant attendait, en effet, aux commandes. Il ruisselait de sueur. Son visage était même congestionné.

Maubry lui tapa sur l'épaule.

— Vous avez mauvaise mine, Kroms. Vous devriez mettre une vessie de glace sur le crâne !

— Malin ! tempêta le pilote. Quelle idée de vous trimbaler par cette température d'étuve ! Même les Australiens disent qu'il fait chaud !

En grommelant, Kroms lança la turbine. L'hélico s'éleva à la verticale puis plongea vers le désert. Il évita volontairement les Mac Donnel. Mais, parvenu à moins de vingt kilomètres de l'oasis, un appareil de la police se porta à sa rencontre.

La conversation s'engagea aussitôt par phonie :

— Zone interdite. Avez-vous un laissez-passer ?

— Non, répondit Maubry dans le transcepteur. Mais je suis la sixième victime de la psychose. Il faut que je vérifie un détail.

À bord de l'hélico officiel, la surprise jeta un masque sur les visages des policiers. Ceux-ci se regardèrent. Un certain scepticisme se glissa dans leurs prunelles brillantes, protégées par des lunettes.

— La sixième victime ? Atterrissez. Nous nous posons à côté de vous.

Kroms obéit. Bientôt, les deux hélicos se retrouvèrent au sol, comme des libellules blessées. Des silhouettes s'animèrent autour des appareils.

Un sergent désignait les initiales, peintes sur l'hélicoptère des reporters. Il grimaça.

— La TV américaine ! grommela-t-il. Je vois. Du bidon votre truc de victime. Vous pensiez que nous vous donnerions l'autorisation. Je connais les reporters. Ils ont plus d'un tour dans leur sac. Seulement, avec moi, ça ne prend pas.

— Ça « prendra », sergent ! affirma Joë Maubry avec une assurance tranquille. Voulez-vous que je décrive ce qui m'est arrivé ?

— Allez-y, déballez votre laïus.

— La nuit dernière, j'enquêtais dans les Mac Donnel, développa le téléreporter complaisamment, certain de son effet. À un moment, j'ai été psycho-guidé. Naturellement, je serais incapable de vous préciser l'endroit où l'on m'a conduit. Là, j'ai rêvé pendant mon sommeil. Peut-être un sommeil hypnotique, artificiel. En tout cas, j'ai rêvé d'une bagnole comme on n'en voit pas tous les jours. Toute rouge, bourrelée de chromes, grande comme un wagon...

— Qui diable vous a mis au courant ? s'étonna le sergent. L'information a filtré, malgré une rigoureuse surveillance. Si nous tenions celui qui a diffusé la nouvelle...

— Ne vous cassez pas la tête, observa notre ami. Au moment où la voiture se matérialisait, j'étais entre les mains de ceux qui m'ont psycho-guidé. Autrement dit, j'étais le premier informé. Enfin, libre à vous de contester l'authenticité de mes déclarations. Seulement, un jour ou l'autre, il faudra bien retrouver la sixième victime. Des antécédents permettent d'affirmer que les diverses matérialisations correspondent, TOUTES, à des rêves humains. Moreston, Stève, Gaster, Klit, Fleuter, fournissent des témoignages analogues. Alors, si vous découvrez leur successeur, je vous donne mon salaire de l'année !

Le policier se radoucit :

— Bon, admit-il. Je trouve quand même drôle que cette sixième victime soit précisément un reporter de TV. Je veux bien vous mettre en présence de « votre » rêve, matérialisé effectivement, mais les consignes strictes vous obligent à laisser ici votre hélico.

— Soit, acquiesça Maubry. J'embarque dans votre appareil. Puis-je emmener... ma femme, avec moi ? Le sergent désigna Joan Wayle, silencieusement.

— Cette dame ?

— Oui. Vous êtes marié, sergent. Alors vous comprenez la vie de famille.

— O.K. pour votre femme, mais votre pilote restera ici.

Au moment de monter dans l'appareil de la police australienne, Joë se tourna vers son collègue.

— Désolé, Kroms... Mais nous ne tarderons guère.

L'hélico officiel décolla. Par le cockpit, Joan et son fiancé aperçurent Kroms qui, main en visière sur les yeux, observait leur départ en fulminant.

— Pas content, le correspondant permanent ! constata Joë. Je ne pouvais quand même pas le faire passer pour mon frère !

L'appareil de la police vola vers l'oasis. Il atteignit rapidement la zone de dépression. Franchissant le double barrage électrifié, derrière lequel se pressaient toujours quelques fanatiques – mais abandonné par les journalistes – il se posa non loin du château de style Renaissance où un P.C. volant avait été établi. Policiers et militaires

dormaient sous la tente, car les autorités ne se fiaient guère à la solidité – pourtant éprouvée – du château qui aurait pu loger un régiment. Mais les responsables craignaient que cette bâtisse, créée par un miracle encore inexplicable, ne s'écroulât ou ne disparût aussi rapidement qu'elle était apparue.

Le sergent conduisit nos amis devant l'automobile, sur laquelle veillaient quelques soldats armés. Joë fut frappé de la ressemblance exacte avec l'image qu'il avait entrevue sur l'écran, image dont sa mémoire conservait un souvenir extrêmement précis.

Il voulut monter à l'intérieur du véhicule, mais le sergent l'en empêcha :

— C'est formellement interdit, expliqua le policier. Maintenant, pour expliquer votre présence ici, je vais vous conduire auprès du major Maywell. Il vous posera probablement des questions. Je doute que vos réponses éclaircissent l'énigme.

— J'en doute aussi, opina Maubry.

Maywell, responsable de l'ordre dans cette zone de l'Australie, prenait son rôle très au sérieux. D'abord, il appliquait les consignes dans toute leur rigueur. Ensuite, il avait son opinion sur la psychose. Il la résuma ainsi à Joë Maubry, trop heureux de recueillir l'avis de cet important personnage :

— Pour ma part, un groupe de savants se livrent à des essais. Dans quel but, je l'ignore, ils ont choisi le centre de l'Australie car il présente un gage de sécurité. Sa large zone désertique élimine l'animation des régions à grand trafic. Les Mac Donnel, proches, offrent un refuge. Notre ami hocha la tête.

— Vous croyez que ces scientifiques possèdent un labo souterrain ?

— J'en suis certain, affirma le major. Sinon, nous aurions déjà décelé leur présence. Des installations scientifiques ne passent pas inaperçus des patrouilles aériennes.

— D'après vous, à quelle nationalité appartiendraient ces savants ?

— Je l'ignore. Sans doute à une organisation internationale. Mais franchement, je n'explique pas le secret dont ils s'entourent, pas plus le but qu'ils poursuivent.

Maywell fronça brusquement les sourcils. Il se redressa de toute sa hauteur et il afficha l'air de celui qui semble en avoir beaucoup trop dit.

— Dites-donc, pour une victime de la psychose, vous n'avez pas perdu votre sens professionnel ! Rien ne m'oblige à répondre à vos questions.

— Naturellement, major, opina Joë, mielleux. Mais c'est bizarre. Les experts sont d'accord. La science terrestre ne paraît pas avoir atteint un degré technique suffisant pour entreprendre des expériences de matérialisation biopsychique.

— Alors ? rétorqua Maywell.

— Alors je pensais à des créatures venues d'une autre planète. Cela paraît troublant... et impensable, car le comportement de ces êtres nous échappe totalement. Utilisent-ils les Terriens pour matérialiser leurs propres rêves ?

— Par personnes interposées ?

— Si vous voulez.

Le major respira bruyamment.

— Tout ça ne tient pas debout. J'en reviens sérieusement à l'hypothèse d'un consortium international scientifique. Ils n'ont pas le droit d'exercer légalement. Alors ils se dissimulent habilement. Vont-ils poursuivre longtemps ce petit jeu ? Nous les démasquerons un jour ou l'autre.

Après un ultime coup d'œil à l'automobile matérialisée la nuit précédente, Joan Wayle et son fiancé quittèrent l'oasis du rêve, non sans remercier le compréhensif major Maywell. À l'aide d'un hélico de la police ; ils retrouvèrent sans difficulté leur propre appareil auprès duquel Kroms se morfondait.

Puis ils regagnèrent leur hôtel d'Alice Springs.

*

* *

Quelques jours passèrent. Les patrouilles militaires se multiplièrent au-dessus des monts Mac Donnel. Visiblement, le major Maywell avait pris très au sérieux les déclarations de Joë Maubry et sous prétexte d'une intensification des recherches, des hélico surveillaient les montagnes.

Naturellement, ces opérations suscitèrent une vive émotion, tant à Alice Springs que dans toute l'Australie. À leur tour, des amateurs de sensations fortes, des désœuvrés, organisèrent des expéditions dans les Mac Donnel, d'autant plus que le gouvernement offrait une prime à toute « personne susceptible de faire démasquer les auteurs de la psychose australienne ». Alléchés, des groupes de volontaires suppléèrent les patrouilles de la police et de l'armée.

Alertés par cette brutale poussée de fièvre, nos amis se réunirent.

— Nous avons circonscrit la région où Joë a été « psycho-guidé », développa Joan, volubile. Si nous n'agissons pas rapidement, nous risquons de perdre l'avantage que nous possédons sur nos concurrents. D'autant plus que si la police découvre avant nous le labo souterrain, elle l'interdira au public et aux journalistes. Plus question d'écrire l'article sensationnel que je mijote pour le « Star-Tribune ». Nous sommes bien placés pour griller tous les confrères. Alors, qu'attendons-nous ?

Maubry opta pour une décision rapide :

— O.K. Les Mac Donnel sentent le brûlé. Si l'on tarde, les monts deviendront une chasse gardée. Demain, nous mettrons notre nez dans l'histoire. Dommage que je ne me souviennne pas du lieu où l'on m'a conduit.

Kroms étala une carte sur la table. Il se pencha.

— C'est par ici, dans un rayon de quelques kilomètres autour du bois d'araucarias, précisa-t-il, traçant un cercle au crayon rouge sur le papier. Vous étiez parti pour visiter des grottes, Maubry. Les avez-vous explorées ?

— Oui, je vous l'ai dit, certifia Joë, sincère. Je n'ai rien trouvé.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ? Avant de vous relâcher, on vous a fait subir un lavage de cerveau.

— C'est possible. Nous visiterons donc ces grottes pour la seconde fois. Mais nous resterons ensemble de façon à parer à toute éventualité.

Joan haussa les épaules, sceptique.

— Crois-tu qu'à nous trois, nous tiendrons en échec les gens du labo souterrain ? Je souhaite d'ailleurs que nous entrions en contact avec eux. Les derniers événements prouvent qu'ils ne sont pas animés de mauvaises intentions. Seulement ils s'entourent de précautions. Je ne serais pas fâchée, moi non plus, de voir se matérialiser l'un de mes rêves les plus chers.

Amusé, Joë sourit.

— À quoi rêves-tu ?

— À un yacht. Un yacht qui m'appartiendrait, dont je serais également le capitaine, et qui, selon ma volonté et ma fantaisie, m'emporterait sur les océans. J'ai toujours rêvé d'une croisière. Je n'ai jamais pu me l'offrir, d'abord faute de temps, ensuite faute d'argent. Ce sport est réservé à une certaine catégorie de gens, des privilégiés auxquels il ne me déplairait pas de me mêler, une fois.

— Tu as le pied marin, constata Joë, accentuant son sourire. Mais ton rêve ne me paraît pas tellement ambitieux. Moi j'évoquais une automobile. Car j'aime la belle mécanique. Chacun ses goûts. Quand même, si tu possédais un yacht, tu m'inviterais à bord ?

— Idiot ! éclata Joan sans rancune.

Maubry se pencha sur sa fiancée et l'embrassa.

— Allons, mon petit, va te coucher. Il est tard. Demain, à l'aube, nous prendrons la route des Mac Donnel. Bonne nuit. Et naturellement, fais de jolis rêves !

Joan, un peu rageuse, disparut dans sa chambre. Kroms serra la main de son collègue.

— À demain, Maubry. J'ai idée que la journée sera décisive.

Kroms ne pensait pas si bien dire. Il se trompait même de quelques heures car un événement imprévu, stupéfiant, allait bouleverser le

plan de nos amis.

La nuit engloutissait Alice Springs. Les rampes au krypton, les projecteurs, les arcs électriques, illuminaient la ville comme en plein jour. Le ciel noir resplendissait d'étoiles. La nuit australienne était même magnifique. Mais Joë Maubry ne serait pas près de l'oublier.

*
* *

Joë se déshabilla. Il enfila son pyjama bleu sur son corps moite. Il s'approcha du balcon qui succédait à la porte-fenêtre. Il se pencha et observa le parc de l'hôtel, où des projecteurs habilement dissimulés débousquaient de l'ombre les plantes grasses, dans les pots.

Un air encore tiède lui balaya la figure. Il respira à pleins poumons. Au ciel, les étoiles s'incrustaient. Au loin montait la rumeur des rues, du trafic qui ne cessait pratiquement pas.

Brusquement, Maubry se retourna. Intuition ? Réflexe ? Il lui sembla qu'une présence cherchait à se dissimuler dans la chambre. Il rentra dans la pièce, ferma machinalement la porte-fenêtre. Son regard ne décela rien d'anormal. Il soupira, soulagé. Néanmoins, par précaution, il vérifia la salle de bains. Là encore, il n'y avait évidemment personne.

Alors qu'il s'approchait du lit, un grand frisson le parcourut. Le frisson de la peur. Une sueur glacée inonda son dos. Sa bouche devint sèche.

Une voix résonnait. Nul doute, elle provenait de la chambre.

— Vous n'êtes pas seul, Joë Maubry. Ne vous inquiétez cependant pas. Mes intentions restent pacifiques. Je viens simplement solliciter votre aide.

Cette voix, Joë l'avait déjà entendue, mais il ignorait l'endroit exact. Son subconscient se souvenait de cette intonation particulière, un peu monocorde.

Figé, il localisa le bruit. Il provenait d'un angle de la porte-fenêtre. Fort heureusement, il avait refermé cette ouverture. Le personnage ne pouvait donc pas s'échapper.

— Qui êtes-vous ? Pourquoi ne vous distingué-je pas ?

— Peu vous importe. Disons qu'un champ protecteur refoule les rayons lumineux autour de mon corps et protège ainsi mon anatomie de tous regards. Je ne suis pas tellement agréable à contempler pour un œil terrestre.

— Vous venez de l'espace ?

— Je viens de très loin, en effet. Depuis quelque temps, les monts Mac Donnel sont l'objet de fréquentes investigations. Or, malgré notre dispositif de sécurité, nous craignons que vos semblables ne découvrent notre présence.

Joë haletait. Il suait de plus en plus.

— Vous n'êtes pas seul dans les Mac Donnel ?

— Non. Nous aimerions que vous informiez la police du lieu exact où nous nous dissimulons. Souvenez-vous.

Le cerveau de Maubry sembla s'éclaircir. Des événements récents défilèrent dans son esprit. Il se revit, allongé sur une couchette bourrelée d'appareils étranges. Puis la pièce circulaire. La voix, enfin...

— Oui, je... je me rappelle. La grotte... la lueur mauve.

— C'est cela. Ces souvenirs vont maintenant vous rester en mémoire. Il vous suffira de les exposer à la police. On vous croira.

Le comportement de ces fascinantes créatures déroutait le téléporter.

— Je ne comprends pas. Votre sécurité exige, au contraire, que je me taise.

— N'envisagiez-vous pas, pour demain, avec vos habituels compagnons, de retrouver le lieu où vous avez séjourné quelques heures ? Alors, je vous facilite la tâche. De quoi vous plaignez-vous ?

Maubry savait maintenant que les hôtes de la Terre lisaient dans la pensée des humains et pouvaient manœuvrer la volonté de n'importe quel individu. Sans doute une force hypnotique leur assurait-elle cette suprématie. Rien n'échappait à leur vigilance.

La voix reprit :

— Bien entendu, nous veillerons à ce que vous suiviez très exactement nos instructions. Ma présence ici vous étonne. Vous vous demandez comment je suis entré. Par la porte, rassurez-vous, alors qu'elle était encore ouverte.

Joë n'écoutait pas. Il concevait un plan hardi, un peu fou, peut-être utopique. Il sentait parfaitement que son cerveau lui appartenait encore. La créature invisible n'avait pas accentué son emprise. Au contraire, elle lâchait du lest...

Le fiancé de Joan bondit, soudain projeté par un ressort. En moins de trois secondes, il atteignit la porte, l'ouvrit, la referma. Il tenait la clémettrice à la main. Il condamna l'ouverture. Au moment où il s'échappait, la voix provenait toujours de l'angle de la fenêtre.

— IL est prisonnier ! songea Joë, le front luisant de sueur, le dos appuyé contre l'huis.

Il reprit haleine. Puis il frappa à la porte voisine.

— Kroms ! Kroms ! Levez-vous en vitesse, mon vieux !

Il imagina son collègue, brutalement réveillé, cherchant ses pantoufles. Kroms apparut dans l'entrebâillement, ahuri.

— Vous êtes fou, Maubry. Je viens à peine de m'endormir ! Qu'est-ce qui vous prend ?

— Il y a QUELQU'UN chez moi. Je l'ai enfermé. Il faut que vous

m'aidiez.

— Quelqu'un ? Un voleur ?

— Non, un être invisible, venu d'une autre planète.

Le correspondant ouvrit grande la porte. Il resta figé devant la nouvelle.

— Bon Dieu, Maubry, ce n'est pas vrai ?

— Si. Réveillez Joan. Il faut LE coincer sur le balcon.

Joë traversa en courant la chambre de Kroms. Il apparut sur la petite terrasse et se pencha. Il découvrit, à moins de six mètres, le balcon de sa propre chambre où la lumière brillait encore.

Joan, prévenue par les soins du pilote, arriva en courant. Elle avait noué un peignoir à la hâte.

— C'est vrai ce que raconte Kroms ? haleta-t-elle.

Maubry opina de la tête puis il recommanda le silence, en plaçant un doigt sur ses lèvres. Il désigna la terrasse de sa chambre. Il parla bas.

— En suivant le rebord qui ceinture l'hôtel, à chaque étage, il sera possible de gagner mon balcon. Vous êtes prêt à me suivre, Kroms ?

Ce dernier jaugea le vide : cinq étages. Il grimaça, n'aimant guère jouer les funambules.

— Ne pourrait-on passer par la porte ?

— Non. IL risquerait de nous échapper. Nous le surprendrons plus facilement par le balcon. Nous entrerons par la fenêtre. Il sera coincé, car je doute qu'il saute cinq étages !

— Nous devrions prévenir la police, souffla Joan.

— IL mettrait ce temps à profit pour fuir. Non, il faut le capturer. Nous appellerons la police après.

Joë enjamba la balustrade de ciment. Il prit pied sur l'entablement, large comme une chaussure. Le ventre collé au mur, il sentait le vide dans son dos. Il appliqua ses mains contre la paroi, afin de s'équilibrer.

Joan frissonna.

— Tu vas tomber, Joë. C'est de l'inconscience. Attends la police.

— Tu m'ennuies... Alors, Kroms, vous arrivez ? À son tour, le pilote enjamba le balcon. Il imita les gestes de Maubry.

— Si votre type est invisible, comment allons-nous le maîtriser ?

— Nous casserons une vitre. Il sortira inévitablement par là, puisque c'est la seule issue. Nous le cueillerons au passage.

— Vous êtes certain qu'il n'a pas la faculté de traverser les murs ?

— Vous êtes un sacré idiot, Kroms ! grommela Joë.

Lentement, les deux hommes progressaient sur l'entablement. Le vide se creusait sous eux mais ils ne le regardaient pas. Du balcon de Kroms, Joan Wayle suivait anxieusement cette périlleuse gymnastique, digne d'un scénario de film policier ou d'espionnage. Son cœur battait à se rompre. Elle frissonnait sous le peignoir léger.

Soudain, Maubry, qui glissait prudemment un pied devant l'autre, s'arrêta ? Le bruit caractéristique de verre brisé avait retenti, provenant de la chambre du téléreporter. Peu après, les deux hommes ressentirent un léger souffle d'air, comme celui que crée UN CORPS EN SE DEPLAÇANT !

— IL se débîne ! hurla Joë, s'accrochant à la balustrade et, d'un rétablissement, accédant sur le balcon.

Des débris de verre jonchaient le sol. Une vitre était cassée. Kroms rejoignit rapidement son collègue.

— Pourquoi n'a-t-il pas ouvert la fenêtre, plus simplement ?

— Il ne le peut peut-être pas. Il lui faut DES MAINS. Vous entendez, Kroms, des mains ! Et il n'en possède sûrement pas.

La voix de Joan parvint, angoissée :

— Vous avez cassé un carreau ?

— Passe par la porte, suggéra Maubry ; je vais t'ouvrir. Ce n'est plus la peine d'appeler la police.

Il se pencha au-dessus de la balustrade. Il sonda le vide, les cinq étages. Il semblait consterné.

— IL doit avoir la faculté de voler, sinon IL se serait écrasé en bas.

Joan frappa discrètement à la porte. Joë alla ouvrir. Il trouva sa fiancée passablement pâle. Un client, en robe de chambre, apparut dans le couloir.

— Je dors la fenêtre ouverte. Qu'est-ce que ce chahut ? Ne pouvez-vous parler un peu moins fort ? Il est plus de onze heures.

— Heu... excusez-nous, expliqua Maubry. J'ai cassé malencontreusement un carreau. De plus, ma fiancée avait oublié son livre de chevet chez moi. Elle venait le chercher. Elle ne peut s'endormir sans lire un chapitre.

Le client, visiblement courroucé, haussa les épaules.

— Vous êtes un maladroit ! Un conseil, cessez votre vacarme, sinon je me plaindrai à la direction !

En grommelant, l'homme réintégra sa chambre. Joë hocha la tête.

— Pauvre type ! S'il savait qu'une créature interplanétaire logeait à l'hôtel, il ne penserait pas à roupiller !

Les deux jeunes gens rejoignirent Kroms sur le balcon. Ils se concertèrent.

— Que t'a dit cette créature, Joë ? interrogea Joan Wayle.

— Elle m'a demandé de conduire la police au lieu où j'ai séjourné, dans les Mac Donnel.

— C'est précisément là où nous avons projeté de diriger notre expédition pour demain ! Tiennent-ILS à se démasquer ? Leur conduite est incompréhensible. Mais je croyais que la mémoire te manquait.

— Je n'y comprends rien, avoua le téléreporter. Je me souviens maintenant parfaitement de certains faits : la grotte, la lueur mauve...

Une caverne spacieuse. Une fenêtre s'est ouverte dans mes souvenirs. La créature invisible y est certainement pour quelque chose.

Kroms s'assit sur une chaise. Il avait les jambes coupées.

— Vous allez avertir la police ?

— Oui. Cela DEVIENT NÉCESSAIRE. Mais je ne parlerai pas de l'aventure de cette nuit. C'est dommage. Nous aurions pu capturer l'un des auteurs des matérialisations biopsychiques.

— Je crois que nous ferions mieux de nous recoucher, estima Kroms. Demain, notre expédition tient toujours.

Joan et le correspondant de la TV quittèrent la chambre de Maubry. Dans le couloir, Kroms se pencha à l'oreille de la jeune fille :

— Voulez-vous mon avis ? Une volonté extérieure domine celle de votre fiancé. Il y a deux heures, il était fermement décidé à griller la police, dans les Mac Donnel. Maintenant, il sollicite son concours. Il n'obéit donc plus à son cerveau.

— Oui, je l'ai remarqué, acquiesça Joan Wayle. Cette perspective ne me rassure nullement.

— Allons, ne vous inquiétez pas. Maubry n'est pas en danger. Tâchez de dormir un peu.

Bientôt, le silence se rétablit dans l'hôtel. Si Maubry s'endormit rapidement, par contre, Kroms et Joan veillèrent plusieurs heures, guettant les moindres bruits. Il semblait bien, pourtant, que les créatures invisibles du Cosmos n'en voulaient qu'à Joë. De toute manière, le reste de la nuit s'acheva sans incident. Au plus grand soulagement de nos amis !

*

* *

Trois hélicos, bourrés de policiers, survolaient le bois d'araucarias près duquel, plusieurs jours auparavant, Joan Wayle et Kroms avaient passé une nuit d'angoisse, ainsi que nous l'avons raconté.

À bord d'un des appareils, Maubry observait le relief des Mac Donnel. Soudain, il tendit la main :

— Voilà la dépression, inspecteur. Elle est mentionnée sur la carte.

Une rapide vérification permit aux policiers australiens de confirmer les paroles du téléreporter.

— Vous pourrez facilement poser les trois hélicos, assura Joë.

Le soleil tapait sur les cockpits et caressait les sommets ventrus des montagnes. Il plongeait indiscrètement ses rayons dans les forêts, les buissons, les fissures. Il jouait avec l'ombre. Et l'ombre fuyait devant lui.

Les appareils atterrirent au fond de la dépression. Les turbines moururent, dans un râle. Des ordres brefs mordirent le silence. Les policiers sautèrent sur le sol, la plupart armés de pistolets à gaz, les

autres de polyrayons.

Maubry désigna l'entrée, en ovale, d'une caverne.

— C'est ici, précisa-t-il, sans hésitation. L'inspecteur hocha la tête.

— Bizarre, s'étonna-t-il. Brusquement, vous vous souvenez de ce lieu. Comment expliquez-vous ce phénomène ?

— Je ne l'explique pas, avoua Joë. Un voile s'est déchiré dans mes souvenirs. Mon devoir était d'alerter la police.

— Évidemment, vous avez bien fait. Je ne vous le reproche pas. Convenez quand même que votre comportement reste anormal.

Un policier tendit un masque à Maubry, à Joan, à Kroms.

— Tenez, enfiler ça, conseilla l'inspecteur, fixant lui aussi un masque protecteur sur son visage. Nous allons essayer de débusquer au gaz ceux qui se cachent dans cette grotte. Joan lorgna vers la caverne d'un œil inquiet.

— Vous croyez que tout marchera bien, inspecteur ?

— Je ne vous affirme rien. Tout dépend des moyens de défense dont disposent nos adversaires. Généralement, le soporifique agit en quelques minutes.

La troupe se mit en marche vers la grotte. Tous les hommes portaient le masque protecteur. Pistolet au poing, ils entrèrent dans la caverne. L'obscurité les enroba rapidement. Les voix résonnaient. Plus d'un policier avait la gorge sèche. Leur nombre palliait leur angoisse et leur insufflait la hardiesse nécessaire. À travers les lunettes des masques, ils sondaient le fond de l'anfractuosité.

— Curieux, dit Joë. Nous devrions voir la lueur mauve.

Ils progressèrent encore. Ils allumèrent des torches. Les multiples rayons lumineux dansèrent sur la paroi granitique. Ils parvinrent bientôt au fond de l'excavation. Les doigts hésitants palpèrent longuement la roche nue, froide.

— ILS sont partis, constata Maubry avec déception.

L'inspecteur fronça les sourcils.

— Vous le saviez, n'est-ce pas ?

— Non, avoua le reporter. Mais je suis déjà venu ici. Une lueur mauve irradiait du fond de la grotte.

Les lampes convergèrent vers le sol, légèrement sablonneux. Sur une large circonférence, la terre semblait aplatie, comme sous le poids d'un engin très lourd. Le diamètre du cercle dépassait dix mètres.

— LEUR astronef se trouvait certainement là, émit Maubry.

— Êtes-vous sûr qu'ils s'agissait d'extra-terrestres ? demanda l'inspecteur, sceptique.

— J'en suis convaincu depuis quelques heures.

— Quelles preuves avancez-vous ?

— Une intuition.

Le policier haussa les épaules.

— On ne se base pas sur une intuition. Voulez-vous mon avis ? Vous CROYEZ avoir découvert une lueur mauve, dans cette grotte. En réalité, la caverne a toujours été vide.

— Pourtant, intervint Joan, mon fiancé a disparu une nuit entière. Son rêve s'est matérialisé dans l'oasis. Enfin, cette nuit...

Joë lui lança un regard impératif. Elle se tut immédiatement, se souvenant des consignes. Mais la langue lui brûlait.

— Eh bien ! insista l'inspecteur, cette nuit ?

— Mon fiancé s'est brusquement souvenu de l'endroit vers lequel il avait été psycho-guidé...

— J'en ai plein le dos de cette histoire ! grommela le policier. Mon rapport fera plaisir à mes chefs. Trois hélicos pour des prunes !

Dix minutes plus tard, les appareils s'envolaient vers Alice Springs. L'inspecteur fulminait. Quant à Joë et à ses compagnons, ils étaient navrés... et déconcertés. Que signifiait ce départ brusqué des extra-terrestres ?

CHAPITRE V

Un événement donna une nouvelle vigueur, un nouveau départ, à l'affaire de la « psychose australienne », devenue le mystère des matérialisations biopsychiques. Reporters, envoyés spéciaux, photographes, cameramen, s'arrachaient les interviews des « victimes ». Comble pour Joë Maubry, ses collègues l'assaillaient de questions.

L'opération héliportée des Mac Donnel, son fiasco complet, suscitèrent des commentaires passionnés dans le public. À nouveau, les thèses les plus invraisemblables s'affrontèrent. L'affaire se corsa quand on apprit que Moreston, Stève, Gaster, Klit et Fleuter, imitant en ce sens Maubry, s'étaient rendus au commissariat central de leurs villes respectives, dans la journée qui suivit la nuit mouvementée d'Alice Springs, dont nos amis étaient les héros, Joë principalement.

Moreston et ses compagnons se souvenaient brusquement du lieu où ils avaient séjourné, aux mains des auteurs des matérialisations biopsychiques. Leur première pensée avait donc été d'avertir la police.

Celle-ci, naturellement, attachait foi à leurs déclarations, car elles concordaient magnifiquement. Des hélicos conduisirent les cinq « victimes » dans les Mac Donnel et ces dernières, sans hésitation, désignèrent la caverne déjà explorée, le matin même, par la police d'Alice Springs, accompagnée de Maubry. Ils narrèrent qu'une lueur mauve irradiait du fond de la grotte, au moment où ils y avaient accédé, mais ils ignoraient s'ils avaient pénétré dans un labo souterrain ou dans un astronef.

Il était facile d'imaginer ce qui s'était passé. Les mystérieux habitants des Mac Donnel, jugeant le moment opportun, avaient ordonné à leurs anciens cobayes – par une méthode hypnotique, très probablement – de livrer à la connaissance du public le lieu de leurs activités... certains de n'être plus découverts. En d'autres termes, cela signifiait que ces mêmes habitants mystérieux avaient quitté les Mac Donnel. Du moins, cette conclusion réunissait-elle la majorité des suffrages, dans divers milieux, officiels et journalistiques.

Certes, ce comportement de dernière minute échappait à l'entendement, mais si les auteurs des matérialisations psychiques venaient réellement de l'espace, leurs mœurs différaient certainement de celles des Terriens.

C'est ce qu'expliquait Maubry à Kroms et à Joan, réunis une fois de plus dans la chambre du téléreporter :

— ILS sont partis et ILS ont voulu nous en donner la preuve : la grotte abritant leur astronef est vide.

— Cela ne prouve rien, assura Kroms. Il s'agit peut-être d'une

manœuvre. S'ILS parviennent à convaincre la Terre de leur départ, ils pourront désormais agir en toute sécurité.

Joë haussa les épaules.

— Absurde, Kroms. Réfléchissez. S'ILS ont changé de cachette, et S'ILS reprennent leurs travaux sur les matérialisations biopsychiques, ils signaleront leur présence à nouveau.

Le correspondant broyait une idée. Il y tenait dur comme fer. Il la développa en brandissant des arguments valables :

— Leur invisibilité fait incontestablement leur force. S'ils entourent leurs corps d'un champ répulsif de rayons lumineux, ce n'est pas seulement pour soustraire leur « affreuse » anatomie à nos regards, mais pour se livrer sans crainte à une vaste enquête sur notre planète. La Terre les intéresse très certainement. Certes, je ne certifie pas qu'ils viennent dans l'intention de nous combattre, mais ils nous épient. À mon avis, les matérialisations psychiques ne constituent qu'une partie de leur but.

— J'approuve entièrement Kroms, dit Joan. ILS veulent laisser croire à leur départ.

À ce moment, le visiophone grésilla dans la chambre. Joë enclencha le contacteur. Immédiatement, le petit écran s'éclaira et le visage d'un homme à lunettes apparut. Il portait une fine moustache.

— Joë Maubry ? demanda-t-il avec un accent étranger.

— Oui, c'est moi.

— Je suis Carlos Emmador, envoyé spécial d'un journal madrilène. Je contacte actuellement les cobayes de la psychose australienne. Puis-je vous poser quelques questions ?

— Écoutez, mon vieux, je suis moi-même reporter. C'est notre métier d'embêter les autres mais j'ai horreur des interviews. Alors je m'excuse... D'ailleurs, j'ai dit tout ce que je savais à la police.

Il raccrocha. Le visage dépité de l'Espagnol disparut de l'écran. Joë s'esclaffa :

— Un raseur !

— Tu n'es guère aimable envers les journalistes ! remarqua Joan.

— Tous des emm... ! dit Maubry en se rasseyant. Bon, où en étions-nous ? Ah ! Oui, tu soutenais la thèse de Kroms, Joan. Si je comprends bien, me voilà isolé.

— Et si nous remettons « ça » ? proposa le correspondant. J'ai idée que les créatures invisibles ont changé de coin. Je crois quand même que l'air des Mac Donnel leur convient.

— Avec la police ? s'informa Joan Wayle,

— Non, entre nous. ILS seraient furieux si nous les surprenions une seconde fois dans une grotte des montagnes ! Qu'en pensez-vous, Maubry ?

Notre ami grimaça. Visiblement, le plan de Kroms ne l'enchantait

pas.

— Je ne suis pas tellement chaud. Néanmoins, je vous suivrai. À quand le départ ?

— Demain, à l'aube.

Ils se quittèrent. Dans le couloir, Kroms prit Joan par le bras.

— Maubry est persuadé que les extra-terrestres ont quitté la planète. Son cerveau s'obstine sur cette idée, parce qu'on l'a bourrée dans son crâne, par hypnotisme ou tout autre moyen analogue. D'ailleurs, Moreston, Stève, Gaster, Klit et Fleuter raisonnent de même.

La jeune fille ouvrit la porte de sa chambre. Avant de serrer la main de Kroms, elle se ravisa :

— Curieux, nota-t-elle. Y avez-vous réfléchi ? Six rêves se sont matérialisés en un point unique. Six rêves d'hommes. Pourquoi les créatures invisibles ne s'attaquent-elles pas aux femmes ?

Kroms haussa les épaules et fit la moue.

— Franchement..., avoua-t-il, impuissant. Je ne vois pas. Sans doute une coïncidence.

— Comme si les femmes ne rêvaient pas ! grommela la journaliste du « Star Tribune » en claquant sa porte au nez de son collègue.

Kroms sourit.

— Décidément, songea-t-il, Joan veut l'avoir son yacht ! Un yacht et une bagnole grande comme un wagon-pullman... Ils ne risqueront rien, les tourtereaux !

*

* *

Joë cochait au crayon rouge les grottes visitées, susceptibles de donner asile aux créatures extraterrestres. Les reporters américains exploraient systématiquement les Mac Donnel. Depuis quarante-huit heures, ils fouillaient sans relâche les excavations capables d'abriter un astronef.

Kroms, en particulier, mettait dans l'action un acharnement qui amusait Joan.

— Le gouvernement australien vous a offert une prime, Kroms, si vous mettez la main sur les « invisibles » plaisantait fréquemment la jeune fille.

Ce qui irritait le correspondant de la TV. Mais ce dernier était un garçon extrêmement sympathique, volontiers blagueur, et s'il s'emportait quelquefois, il s'apaisait rapidement... avec des excuses !

La montre de Kroms marquait quatre heures de l'après-midi. Dans un ciel sans nuage, chauffé à blanc, le soleil abreuvait de chaleur la terre déjà assoiffée. Des insectes, par milliers, grinçaient dans les rochers et les herbes rôties. Leur musique monotone devenait rapidement agaçante.

Le sol était de plus en plus caillouteux. Il y avait moins de dix minutes que Kroms avait quitté l'hélico. Seul, il marchait d'un pas souple vers la grotte à explorer, mentionnée sur la carte.

Brusquement, il s'immobilisa pétrifié. Il avait eu rarement l'occasion d'avoir peur dans sa vie, car le danger ne l'effrayait pas, mais cette fois, les circonstances devenaient franchement dramatiques, effroyables. Face au néant, au vide, l'herculéen correspondant de la TV américaine frissonna de tous ses membres !

Une voix « parlait » devant lui. Cette voix, c'était celle que Maubry avait entendue à plusieurs reprises, notamment l'autre nuit, dans sa chambre d'Alice Springs.

Elle ordonnait :

— Je sais où vous allez. Naturellement, vous découvririez la lueur mauve, témoin de notre présence. Tous les Terriens n'ont donc pas cru à notre départ. J'en suis navré. Quand vous retournerez vers vos semblables, votre cerveau aura la certitude que la grotte explorée ne renfermait que du sable...

Kroms haletait. Il n'avait pas d'arme. Il regrettait l'absence d'un pistolet, polyrayons ou autre. Dressé de toute sa taille, il cherchait en vain des yeux son interlocuteur. Et cette présence invisible l'épouvantait !

Il questionna, gagnant du temps, et localisant très exactement la voix.

— À quelle race appartenez-vous ?

— Nous sommes les Kors, créatures civilisées du Cosmos. Nous n'avons pas l'ambition de conquérir la Terre. Nous sommes ici en mission scientifique...

Le Kor, décidément, se montrait prolix, ce qui trahissait ses bonnes intentions. Mais Kroms ne l'entendait pas de cette oreille. Il avait déjà repris son sang-froid et un esprit combatif l'électrisa. Il n'était pas homme à s'en laisser conter.

Soudain, il fonça, tête baissée. Il se catapulta littéralement en avant. D'après ses estimations, le Kor se trouvait à trois mètres devant lui.

Il sentit une résistance. Son crâne buta contre quelque chose de mou, de flasque, en tout cas incapable de lui briser la tête, fort heureusement ! Le choc, assez violent, dut renverser la créature invisible car, emporté par son élan, ne trouvant plus d'obstacle sur sa route, l'Américain exécuta un magnifique vol plané. Il s'affala sur le sol. D'instinct, il lança ses mains. Il limita donc les dégâts.

Il s'écorcha un peu les paumes, les genoux, les coudes. Il ressentit une vive douleur à la cheville droite. Il avait accroché une grosse pierre. Il grimaça et se remit debout immédiatement.

Il plaça ses mains en porte-voix.

— Maubry ! Joan ! Par ici, vite ! Amenez une couverture !

Il hurlait comme un démon. Puis il se baissa. Avec d'infinies précautions, comme s'il craignait la morsure d'un serpent, il tâta le sol de ses doigts tremblants.

Il rencontra le Kor. Il s'agissait d'une masse, de forme assez mal définie. Kroms palpa une substance gélatineuse soutenue probablement par un cortex osseux. Des parties plus dures modelaient cet ensemble vivant.

Le Kor ne bougeait pas. Était-il mort, blessé ? Le correspondant de la TV l'ignorait. En tout cas, cette immobilité ne dissimulait certainement pas une ruse. Quel besoin des êtres invisibles éprouveraient-ils de simuler la mort ? Leur transparence leur assurait une fuite payante.

Le visage en sueur, Kroms se redressa. Il s'épongea le front.

— Bon Dieu ! jura-t-il, en regardant autour de lui. Que diable fabriquent Maubry et Joan ?

Il mit à nouveau ses mains en coquille devant sa bouche. Il brailla à tue-tête :

— Maubry ! Joan ! Grouillez-vous !

Il savait ses compagnons à proximité. Effectivement, les deux jeunes gens apparurent, inquiets. Ils apportaient une couverture, sans trop savoir à quoi servirait cet objet.

— Que se passe-t-il, Kroms ? demanda Joë. On doit vous entendre à quatre kilomètres.

— J'ai assommé un Kor. IL est là ! haleta le pilote, désignant le sol, à ses pieds.

— Un Kor ? répéta Joan.

— L'une de ces créatures invisibles, précisa le correspondant de la TV. IL me parlait. Alors j'ai foncé. Tenez, palpez-moi donc cette saloperie.

Joan et Maubry s'agenouillèrent. Leurs doigts tremblants se posèrent sur la masse gélatineuse. Ils éprouvèrent une curieuse sensation. Ils grimacèrent.

Joë se releva.

— Je ne les imaginais pas ainsi. Peut-être vaut-il mieux que nous ne les apercevions pas. ILS ne sont certainement pas agréables à contempler. Passe-moi la couverture, Joan.

La jeune fille tenait l'objet. Elle obtempéra. Joë et Kroms se baissèrent, tenant chacun un pan de la couverture. Ils enveloppèrent le Kor et s'assurèrent que l'étoffe renfermait bien QUELQUE CHOSE.

— À l'hélico, en vitesse ! conseilla Maubry. Joan sonda les alentours avec angoisse. Elle frissonna.

— Pourvu que les congénères de ce Kor n'aient pas assisté à la scène ! dit-elle. Sinon les pires ennuis risquent de s'abattre sur nous.

— Je t'en prie, ne sois pas pessimiste ! grommela Joë.

— C'est encore lourd, ce « machin », estima Kroms.

Les deux hommes portaient l'étrange colis qui n'excédait probablement pas une vingtaine de kilos. On sentait nettement que la couverture épousait des formes précises. Apparemment, la créature ne pouvait s'échapper.

Ils embarquèrent le Kor dans l'hélicoptère. Par précaution, ils ficelèrent la couverture. Puis tous trois grimpèrent dans l'appareil qui décolla aussitôt en direction d'Alice Springs.

*

* *

Sur l'écran en couleurs du visiophone, Manuel Robeson, directeur de la TV américaine, s'animait énormément. Son visage rouge trahissait la plus grosse surprise de sa carrière. Et il se demandait si son reporter parlait sérieusement !

— Des corps... des corps de quoi ? grommelait Robeson qui n'aimait pas les énigmes.

— Non, patron, pas des « corps », avec un C, mais des Kors, avec un « K », expliquait complaisamment Maubry en riant sous cape. C'est le nom des créatures invisibles.

— Bon. Alors, la saloperie que vous avez capturée, avec Kroms, où l'avez-vous emmenée ? Vous l'avez examinée ?

— Le Kor se trouve à l'Institut biologique de Canberra. Le professeur Morson, directeur du Centre, nous a convoqués pour ce soir. Je pense qu'à cette heure-là, la créature aura été rendue visible.

— Morson a convoqué la presse ? s'inquiéta Robeson.

— Non, rassurez-vous. Le professeur nous a accordé cette faveur car il n'oublie pas que nous sommes les auteurs de cette capture, Kroms surtout. Grâce à nous, il va pouvoir observer l'un des échantillons biologiques les plus spectaculaires de l'univers. Il nous doit bien cette invitation.

Le directeur de la TV se caressa le menton d'une main nerveuse. Il sentait que son service serait au premier rang. L'information paraissait de taille.

Il susurra :

— Si vous m'envoyez en exclusivité le télé-film de l'Institut montrant votre Kor rendu visible par un procédé dont je me moque, je vous promets une gratification et huit jours de vacances supplémentaires, dès que cette affaire sera terminée. Car, naturellement, pas question d'abandonner une piste aussi intéressante. D'accord ?

— O.K., acquiesça Joë. Je ferai l'impossible. Mais je crains de ne pouvoir entrer à l'Institut avec ma caméra.

— Je vous fais confiance, Maubry. Vous êtes l'un de mes meilleurs téléreporters.

Joë quitta la cabine visiophonique avec un sourire narquois. Il connaissait trop Robeson pour prendre à la lettre ses conclusions. Évidemment, le patron se montrait tout miel et sucre quand un de ses reporters lui fournissait du sensationnel. Ce même reporter était un imbécile, un raté, quand il ramenait une information sans importance. Avec Robeson, il convenait de se surpasser constamment.

D'ailleurs, Joë aimait son métier à un tel point qu'il donnait raison au patron. Un journaliste de TV n'avait pas la ressource d'un confrère de la presse écrite, qui pouvait à la rigueur suppléer par l'imagination au manque d'information, voire même inventer un article de toutes pièces. Le reporter de TV commentait son film, or, un film a besoin d'acteurs, de décors. Ces acteurs et ces décors, il faut précisément les trouver. Toute la difficulté résidait là.

Joan attendait son fiancé à la sortie de la cabine visiophonique. Elle l'observa d'un œil indéfinissable.

— Robeson t'a envoyé des fleurs. Tu as une mine réjouie.

— Oui, il m'a promis huit jours de vacances supplémentaires. Il doit bigrement le regretter. Car il a horreur de voir ses reporters inactifs.

La jeune fille observa sa montre.

— Sept heures. Il est temps de dîner. Morson nous attend pour vingt et une heures. Ne ratons pas le rendez-vous.

Ils se retrouvèrent autour de la table, en compagnie de Kroms. Ils mangèrent de bon appétit. Puis, à huit heures trente, ils filèrent vers l'Institut. Depuis qu'ils avaient capturé le Kor, ils s'étaient installés à Canberra. Le voisinage d'Alice Springs ne présentait soudain plus d'attrait.

L'hélico se posa donc sur le toit de l'Institut. Kroms resta hésitant :

— On débarque la caméra, Maubry ?

— Franchement, je crois que Morson verrait ça d'un mauvais œil. Il n'aime pas les journalistes.

Kroms laissa les instruments dans l'appareil. Il semblait dépité. Mais le professeur ne les avait pas invités en reporters. C'était plutôt une faveur. Bref, il convenait de ménager la susceptibilité de cet éminent homme de science.

Par le cylindre antigravitatif, ils gagnèrent l'intérieur de l'Institut. Ils étaient attendus, car le contrôle leur céda la place sans difficulté, après un rapide examen de leurs papiers. On leur signala que les circonstances nécessitaient un filtrage rigoureux, à cause précisément des journalistes.

Joan expédia un coup de coude dans les côtes de son fiancé.

— Tu as bien fait de laisser ta caméra et ton micro sur la terrasse.

Au contrôle, on t'aurait gentiment prié d'abandonner tes « instruments de travail ».

— Je te connais, Joan, bougonna Maubry. Tu vas prendre des notes. Demain, tu coucheras ton article noir sur blanc pour le « Star ». Naturellement, tu m'auras grillé.

La jeune fille distilla un sourire sibyllin.

— Mon pauvre Joë ! Je n'ai pas amené mon flash. Cela te consolera.

Morson les accueillit à la porte du labo. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au regard vif abrité derrière des lunettes. Une blouse blanche lui donnait un air doctoral, un peu sévère. En fait, le professeur n'avait pas le rire facile.

— Entrez, invita-t-il, poussant la porte. Tout est prêt.

Ils pénétrèrent dans une pièce assez vaste, encombrée de tout un appareillage électrique. Une vive clarté, tombant du plafond, illuminait le labo. Trois assistants, vêtus comme Morson de blouses blanches, vérifiaient divers instruments.

Une grande cuve en plastique, au centre de la salle attira particulièrement l'attention de nos amis. De gros projecteurs pour l'instant éteints, dardaient leurs yeux cyclopéens vers le bac. Ils n'attendaient qu'un geste pour s'allumer. Ces lampes, suspendues au plafond, étaient destinées selon toute vraisemblance à éclairer la cuve.

Maubry désigna celle-ci.

— Le Kor est à l'intérieur, n'est-ce pas ?

— Oui, assura le professeur. Une plaque de verre obture complètement le bac. D'ailleurs, nous ne courrons aucun risque. La créature que vous avez capturée est morte.

Kroms sursauta.

— Je... j'ai buté un peu fort, expliqua-t-il, navré. J'ignorais la fragilité de cet organisme vivant.

— Il est extrêmement sensible aux chocs, expliqua Morson. C'est ce qu'a révélé notre examen. Des électrodes, plantées dans sa masse, des oscillogrammes et des amplificateurs, n'ont décelé aucune activité organique. Je n'ai du reste pas attendu votre arrivée pour examiner... euh... disons visuellement, le Kor.

— Vous êtes parvenu à le rendre visible ? fit Joë, ne dissimulant pas son admiration. Par quel procédé ?

— Infrarouge. Bien que certains éléments nous manquent, nous sommes à peu près certains que cette créature possède non pas une invisibilité naturelle, mais un champ répulsif d'ondes lumineuses qui l'environne. Ce champ continue à fonctionner, même après la mort du sujet. Or, le système infrarouge neutralise l'enveloppe protectrice. Très simple, en vérité.

Maubry se caressa le menton.

— Le Kor qui m’a rendu visite dans ma chambre d’hôtel d’Alice Springs ne mentait donc pas. Un système artificiel le rendait invisible à l’œil humain. De même, l’astronef de la caverne, dans les Mac Donnel, passait inaperçu.

— Un détail, toutefois, précisa Morson. Le champ d’ondes répulsif de l’astronef entraînait dans l’humidité de la grotte, un phénomène électrique se traduisant par une luminosité mauve. Du moins est-ce une hypothèse.

Joan observa la cuve en plastique avec une certaine appréhension. Malgré les rassurants apaisements du professeur, elle frémit. Morson s’en aperçut.

— Vous avez peur ? Je vous affirme qu’il n’existe aucun danger... euh... sauf pour vos nerfs.

— Le Kor n’est pas beau à voir, n’est-ce pas ? confia la journaliste. Je m’en doutais.

Morson hocha la tête.

— Tout dépend du point de vue auquel on se place. Esthétiquement parlant, on ne peut qualifier de pure beauté cette créature. Mais biologiquement... Il s’agit d’un spécimen admirablement bien adapté. Apparemment, s’il ne possède pas un système respiratoire comme le nôtre, l’oxygène convient parfaitement à son métabolisme. J’affirme même que l’oxygène et l’azote lui sont indispensables... Mais je ne vous ai pas convoqués pour vous exposer des théories. Vous avez droit à observer la créature que vous avez capturée.

Le professeur tapa dans ses mains.

— John... Commencez la séance, voulez-vous ? L’un des assistants acquiesça. Il se dirigea vers un tableau de commandes couvert de compteurs, d’écrans, de manomètres, de contacteurs. Un novice n’aurait jamais pu s’y retrouver dans ces multiples boutons.

L’aide de Morson abaissa plusieurs disjoncteurs. L’obscurité se fit immédiatement dans le labo.

— Approchons-nous de la cuve, invita le professeur.

Nos amis avancèrent avec un peu d’appréhension. Ils haletaient. Une grande émotion les étreignait. Ce qu’ils avaient palpé de leurs doigts, ils allaient enfin l’apercevoir.

Brusquement, les projecteurs situés au-dessus du vaste bac s’allumèrent. La cuve devint translucide, toute baignée d’une lumière rouge, semblable à celle d’un labo de photographie. À travers la matière plastique, une masse sombre apparut.

Il était bien difficile de donner une forme à cet ensemble. Disons qu’il possédait une partie centrale, ressemblant à un pilier. De chaque côté s’évasaient deux larges lobes. Cette structure formait un double B majuscule, dont l’un serait renversé. Les deux parties étaient symétriques.

— Évidemment, expliqua Morson, nous n'obtenons pas une netteté de vision comparable au « naturel ». Mais les rayons X vont nous fournir un complément d'information... John, rayons X, s'il vous plaît.

L'assistant manipula un nouveau contacteur. Le Kor devint transparent. On discernait très nettement un cortex osseux. La partie centrale constituait une charpente cartilagineuse. Des disques apparemment soudés, sortes de vertèbres très fines, comblaient ce cylindre central. Ces mêmes disques se retrouvaient, enfermés dans une gainé circulant à la périphérie des quatre lobes. Le reste semblait constitué d'une matière spongieuse, car de nombreux pores trouaient la membrane enveloppante.

Le directeur de l'Institut fournit d'utiles précisions :

— L'examen approfondi laisse supposer que les quatre lobes pivotent autour de l'axe central, au moyen de ces disques qui jouent le rôle d'articulations. Le cartilage, comme vous le voyez, se prolonge à la périphérie des lobes, donnant à celles-ci une certaine rigidité. Toujours selon une hypothèse, je pense que ces lobes mobiles constituent des sustentateurs, des genres d'ailes, si vous préférez, qui permettraient aux Kors de voler.

Un détail revint subitement à la mémoire de Maubry :

— Ils se déplaceraient donc comme les oiseaux. Je comprends maintenant pourquoi le Kor s'est échappé de ma chambre, située au cinquième étage. Je suppose que ces créatures respirent par les pores mis en évidence par les rayons X.

— Oui, respiration exclusivement cutanée. D'ailleurs ces pores ressemblent à des vacuoles. L'absence d'organes de nutrition laisse à penser que les Kors se nourrissent à la façon des protozoaires, en pompant des éléments nutritifs. Cet échantillon d'organisme vivant – et intelligent – souligne la fragilité des lois biologiques instituées par l'homme. Les Kors sont des protozoaires géants, vertébrés ! Cela semble impensable. Un examen microscopique a révélé que la substance composant l'ensemble est du protoplasme, élément essentiel de la cellule.

Joan était pétrifiée. Elle ne s'attendait guère à découvrir un être aussi extraordinaire. Bien des questions venaient à ses lèvres.

— Les Kors possèdent-ils des sens ?

— Très certainement, opina Morson. Ces pores, ou ces vacuoles, s'attribuent plusieurs rôles. Rôle physiologique d'appareil nourricier, de perception sonique et lumineuse. Bref, une créature à l'anatomie simplifiée et qui présente néanmoins tous les perfectionnements d'un organisme supérieur. Rôle psychique également, puisqu'il faut bien doter ces créatures d'un cerveau fort évolué.

Il frappa à nouveau dans ses mains.

— John. Lumière, s'il vous plaît.

Le labo s'emplit de clarté. Dans la cuve de plastique, le Kor avait disparu, puisqu'il ne réfléchissait pas les rayons lumineux.

Joë s'étonna :

— Avez-vous découvert le système artificiel qui rend les Kors invisibles ?

— Non, avoua Morson. Ce système nous échappe complètement. Peut-être s'agit-il d'éléments irradiants incorporés au protoplasme. Pour se faire une opinion, il faudrait disséquer la créature.

— Pensez-vous effectuer cette opération ?

— Oui. La science y gagnera en connaissances. Un biologiste ne peut rester passif devant un tel échantillon. Et puisqu'il est à la portée de mes éprouvettes, je ne raterai pas l'occasion.

Le professeur poussa nos amis vers la porte. La séance était terminée.

— Déçus ? interrogea le savant.

Maubry, se faisant l'interprète de ses compagnons, haussa les épaules :

— Pas précisément. Nous avons surtout été impressionnés. La vision d'un Kor fait naître plus d'étonnement que de répugnance. De l'étonnement et aussi un certain malaise. Nous nous trouvons en position d'infériorité vis-à-vis de ces créatures. Ne me dites pas que des êtres capables de matérialiser des rêves se classent dans les protozoaires. Question science, tirons-leur notre chapeau !

— Sans doute, convint le directeur de l'Institut. Après dissection, nous serons en mesure de mieux connaître les Kors.

Kroms, Joan et Maubry serrèrent la main du professeur et le remercièrent de son invitation. Morson se ravisa, soudain :

— Euh... Je ne voudrais pas vous donner de conseils. Mieux vaudrait cependant que vous ne divulguiez pas ce que vous avez vu. Inutile d'alarmer l'opinion. Je préfère annoncer moi-même les résultats de mes examens, quand ils seront terminés. Et puis, surtout, je ne tiens pas à ce que les Kors apprennent ce qui va arriver à leur congénère de la cuve. Le silence s'impose donc. Je compte absolument sur vous.

— Entendu, accepta Maubry. Vous pouvez être assuré de notre entière discrétion.

Quand nos amis se retrouvèrent sur le toit de l'Institut, devant leur hélico, Joë poussa du coude sa fiancée.

— Tu as entendu, Joan ? Pas d'article pour le « Star ». Du moins pour l'instant. Ménageons Morson. Il nous fournira certainement des tuyaux de première. Alors, si nous voulons griller les confrères...

La journaliste haussa les épaules en montant dans l'hélicoptère.

— Évidemment, grommela-t-elle. Tu crèverais de jalousie si mon canard publiait un document exclusif avant la télé. Sans compter que

Robeson te passerait un cirage. Comme je t'aime, Joë, je m'incline. Mais crois-moi. Cela m'est très dur.

*
* *

Elisabeth Crister était aide-laborantine à l'Institut de Canberra. Elle ne dépassait pas vingt-cinq ans et elle préparait sa licence de biologie. Naturellement, elle savait qu'un des labos abritait un Kor.

Ce matin-là, le grand patron lui avait demandé de lui apporter un échantillon biologique. Cet échantillon se trouvait précisément dans le laboratoire de la cuve en plastique.

Elle s'y rendit. Jusqu'à présent, malgré son secret désir, elle n'avait pas été autorisée à pénétrer dans cet antre prohibé. Aussi éprouva-t-elle un léger pincement au cœur quand elle poussa la porte.

Il n'existait aucun danger. Le bac renfermait une créature morte. Mais elle frissonna en s'approchant de la cuve. Elle constata alors un détail apparemment anormal.

Des débris de verre jonchaient le fond du bac. Un simple examen suffisait à comprendre que la grande plaque transparente recouvrant la cuve avait été cassée. Pas une seconde, Elisabeth Crister ne songea à une malveillance de la part du personnel.

Elle sentit auprès d'elle un courant d'air inhabituel. Comme celui d'un corps se déplaçant rapidement. Mais elle était seule dans le grand labo.

Elle contempla bouche bée la porte laissée ouverte. Elle était venue pour chercher un échantillon. Elle trouvait la plaque de la cuve brisée.

Son cœur battit à se rompre. Ses tempes bourdonnèrent. Était-ce possible ? Une créature MORTE pouvait-elle s'échapper du bac ?

L'aide-laborantine quitta précipitamment la salle, qu'elle referma avec soin. Elle courut chez Morson. Elle frappa à, la porte du grand patron.

Le professeur leva la tête, à l'entrée de l'employée. Il fronça les sourcils devant la figure pâle et défaite de la jeune fille. Il abandonna le dossier qu'il compulsait.

— Eh bien ! Elisabeth, que se passe-t-il ?

— La plaque de verre recouvrant la cuve en plastique est brisée, professeur ! avoua Elisabeth Crister d'un trait.

Elle haletait. Elle était dans tous ses états. Morson comprît qu'elle ne plaisantait pas. Il se dressa d'un bond.

— Qu'est-ce que vous dites ? Qui aurait fait cela ?

Le biologiste sortit en coup de vent de son bureau, entraînant l'aide-laborantine sur ses talons. Trois minutes plus tard, il constatait par lui-même les dégâts. Il semblait anéanti.

— Misère ! gémit-il. Pourvu que...

Fébrilement, il coupa l'électricité. Le labo fut plongé dans l'obscurité. Puis la lumière infrarouge baigna l'intérieur de la cuve. Alors, Morson chancela :

— Malheur ! glapit-il. Le Kor a disparu !

C'était l'exacte, la tragique, la déconcertante réalité. La cuve était vide. Morson redonna immédiatement la lumière.

— Lisbeth, demanda-t-il. Quand vous êtes entrée ici, rien ne vous a frappée particulièrement ?

— Euh... non. Hormis la plaque brisée.

La jeune fille se ravisa, se frappant le front. Un détail lui revenait à l'esprit :

— Attendez... Je... j'ai eu l'impression d'un courant d'air furtif. Sur le moment, je n'y ai pas attaché d'importance.

Le regard du professeur étincela. Il imagina une scène étrange, fascinante.

— Vous entendez, Lisbeth, il n'existe aucune possibilité de courant d'air, ici, par absence de fenêtre. Des Kors se trouvaient donc dans ce labo. Quand vous avez ouvert la porte, ils se sont échappés.

La jeune fille devint plus pâle qu'une morte. Elle trembla. Avait-elle frôlé un redoutable danger ?

— Ainsi, je..., hoqueta-t-elle.

— Oui, le Kor de la cuve était MORT, incontestablement. Ses congénères, grâce à leur invisibilité, se sont introduits dans l'Institut et ont emporté le cadavre. Pour une raison apparemment bien simple : j'allais, aujourd'hui même, procéder à la dissection de la créature capturée par Kroms. Les Kors m'ont soustrait leur compagnon. Sans doute professent-ils un certain culte pour leurs morts.

— À moins, estima timidement Elisabeth Crister, qu'ils ne tiennent pas à ce que vous en sachiez davantage sur leur compte.

— C'est possible, admit Morson. De toute façon, Lisbeth, vous ne couriez aucun danger. Ces êtres venus du Cosmos ne cherchent pas à nuire à l'humanité. Leur présence parmi nous reste seulement inquiétante... et assez mystérieuse. Je vais informer Maubry et Kroms de la nouvelle. Il faut, qu'au plus tôt, ils me capturent un autre Kor.

D'un pas élastique, le professeur revint dans son bureau. Il enfonça le contacteur du visiophone et demanda un numéro de chambre d'hôtel.

CHAPITRE VI

Morson avait absolument tenu à accompagner Joë, Kroms et Joan dans les Mac Donnel. Non par esprit d'aventure, mais il sentait confusément que d'importants événements se préparaient, que de décisives explications s'annonçaient. Il représentait la science et la science avait droit à une oreille. Elle capterait les grandes révélations.

Le groupe était parvenu à l'endroit où précédemment, Kroms avait engagé un curieux combat contre le Kor. Naturellement, il ne subsistait aucune trace du pugilat, mais le correspondant de la TV restait formel :

— C'est ici, assurait-il. La caverne abritant l'astronef des extra-terrestres ne doit pas être loin.

Le professeur lança un regard circulaire. Apparemment, rien ne trahissait son émotion. Pourtant, intérieurement, une vague inquiétude activait les battements de son cœur et lui comprimait la poitrine.

— Il faut capturer un autre Kor. Seule la vivisection permettra de connaître les fonctions biologiques et physiologiques de ces créatures étranges.

— Vous mésestimez la puissance de nos adversaires, professeur, intervint Joë. N'oubliez pas que leur invisibilité ne fait pas seulement leur supériorité. Ils disposent d'un système naturel ou artificiel de psycho-guidage. En conséquence, nous devenons rapidement des jouets entre leurs mains.

— Par ici, invita Kroms avec la fébrilité d'un chien de chasse. Les cavernes mentionnées sur la carte se situent à moins de cinq cents mètres.

— Je ne m'explique pas, avoua Joan, pourquoi les Kors ont laissé au monde l'impression qu'ils étaient partis alors qu'en réalité, ils n'ont pas quitté les Mac Donnel.

— Pourquoi ? rétorqua Maubry. C'est enfantin. Les croyant partis, les autorités ont interrompu les recherches. Naturellement, la capture d'un Kor a soulevé une certaine émotion mais grâce à la compréhension de la police, les patrouilles n'ont pas repris dans les Mac Donnel. Cela ne saurait tarder.

— Par ici ! répéta Kroms, se dirigeant avec une parfaite autorité, comme s'il connaissait la région comme sa poche. Cette attitude surprit Joë. Il fronça le sourcil.

— Vous n'êtes jamais venu par ici, Kroms. Comment expliquez-vous toute absence d'hésitation ?

Le correspondant haussa les épaules.

— Intuition, très certainement.

— ... ou psycho-guidage ! conclut Maubry, le visage assombri.

Personne n'entendit sa réflexion, pourtant prononcée à haute voix. Joan et Morson suivaient Kroms avec une confiance absolue. C'est ainsi que le groupe parvint sur un large plateau rocailleux.

Une haute muraille bordait le plateau vers le sud. Kroms se dirigea immédiatement de ce côté. Il tendit l'index.

— Les cavernes, là-bas.

Il ne se trompait pas. Des grottes, plus ou moins spacieuses, s'ouvraient dans la muraille, au ras du sol. On en comptait une bonne quinzaine. Certaines, par leur exigüité, n'offraient aucun intérêt. Par contre, l'une d'elles pouvait fort bien abriter un astronef.

Le premier, Morson se hasarda dans l'anfractuosité. Toute inquiétude l'avait quitté. Rapidement, l'obscurité l'environna. Son regard s'accoutuma aux ténèbres. Alors il discerna la lueur mauve.

Il appela ses compagnons. Kroms, Joan et Joë se pressèrent autour de lui. Eux aussi contemplèrent la lueur.

— L'astronef ! balbutia Maubry, pâle. La même luminosité que dans l'AUTRE grotte. ILS sont là, et ILS nous attendent.

Ils avancèrent vers le halo de lumière. Puis leur conscience ne leur appartint plus.

*

* *

Trois Kors, d'anatomie identique, se tenaient devant les Terriens. Ils touchaient à peine le sol. De temps à autre, leurs lobes oscillaient, comme un gouvernail, et cela suffisait à maintenir un équilibre compromis.

Ils étaient de couleur grisâtre. Ils ressemblaient à une éponge. De multiples pores s'ouvraient dans leur enveloppe gélatineuse. Leur cortex osseux les maintenait cependant debout, avec une certaine rigidité. En vain cherchait-on des yeux, une bouche, dans cette masse palpitante.

L'un des Kors parla. Plus exactement, une voix émergea de son protoplasme :

— À quoi bon nous dissimuler plus longuement ? Votre télévision et vos journaux peuvent à tout moment reproduire un cliché de nos anatomies. Du reste, vous êtes les premiers Terriens à nous avoir observés visuellement, grâce à un procédé infrarouge. Notre système artificiel de champ protecteur ne s'impose donc plus. Seulement nous avons soustrait notre congénère à votre curiosité, parce que nous avons horreur de vos vieilles méthodes de dissection.

Morson, debout au milieu de ses compagnons, dans la cabine circulaire déjà décrite, avala sa salive. Le morceau était passablement gros à avaler. Il n'espérait pas se trouver dans semblable situation.

N'était-il pas comblé ?

— Mais enfin, votre... votre congénère de la cuve était bien mort ?

— Oui, assura le Kor. Nous le regrettons sincèrement nous ne vous en tenons pas rigueur. Nous savions, en abordant votre planète, que nous éprouverions certaines difficultés. Nos moyens techniques, infiniment supérieurs aux vôtres, nous ont permis de vaincre la plupart des obstacles. Évidemment, il faut compter avec l'imprévu.

— Vous avez-vous psycho-guidés jusqu'ici ? interrogea Joan.

— Oui. Ce pouvoir n'a rien que de naturel. Un ingénieux système, logé dans notre protoplasme, nous permet d'imposer notre volonté à des organismes vivants. Un autre système, basé sur la stéréotronique, nous assure une parfaite compréhension de votre langage... et permet de communiquer avec vous. Nous n'avons pas abordé la Terre sans préparation préalable.

Une question se pressait aux lèvres de Morson :

— Quel intérêt vous guide sur notre monde ?

— Oh ! Nous mettons actuellement au point un appareil capable de matérialiser les rêves. Nous aussi nous rêvons, peut-être différemment, mais nous estimons que nous aurons atteint l'Idéal de vivre quand il nous sera possible de concrétiser nos aspirations les plus chères, donc nos rêves. Évidemment, le système ne s'étend pas à tous les domaines. Des perfectionnements interviendront ultérieurement. Il fallait expérimenter notre découverte. Nous avons choisi la Terre parce que notre véhicule passait, à ce moment-là, à proximité de votre monde.

— Vous redoutiez donc des échecs ? demanda Kroms.

— Certainement. Nous désirions aussi savoir si notre appareil pouvait matérialiser une pensée autre que la nôtre. Nous répondons maintenant par l'affirmative.

Le voile se levait lentement. Évidemment, bien des points restaient dans l'ombre, mais cela importait peu. L'essentiel émergeait du brouillard.

— De quelle planète venez-vous ? s'informa Maubry.

— Notre monde orbite du côté de Procyon. Mes camarades et moi-même sommes des savants. Nous créons sans cesse des nouveautés pour le bienfait de notre race. Nous voyageons dans le cosmos à bord de cet astronef-laboratoire. Nous avons besoin d'expérimenter nos inventions sous différentes conditions biologiques, climatiques. Mais jamais nous ne contactons les autres humanités. Ne cherchez pas à savoir pourquoi. Nous l'ignorons nous-mêmes. Une loi stricte, sur notre monde, oblige les savants à travailler pour l'amélioration des conditions de vie. Si dans un laps de temps déterminé nous n'avons pas déposé un brevet d'invention, un décret nous déchoit de notre titre de savant. Voilà pourquoi nous voyageons dans le cosmos, à l'affût de nouveautés, adaptables évidemment à notre peuple.

— Je comprends, approuva Morson, subjugué par la colossale énergie intellectuelle dépensée par ces créatures apparemment d'une essence inférieure... À l'issue de plusieurs tentatives, pouvez-vous affirmer votre réussite ?

Le Kor hésita quelques secondes. Il se déplaça curieusement, en agitant ses quatre lobes. Il avançait sur un coussin d'air.

— Oui, en ce qui concerne la matière inerte. Je m'adresse à un savant de la Terre, n'est-ce pas professeur ? Alors vous devez comprendre le processus. La pensée constitue quelque chose de matériel puisqu'elle influence les appareils enregistreurs, tels que votre électro-encéphalogramme. Or, de quoi est composée la matière ? De vibrations. Ces vibrations, sous l'influence de certains facteurs, inaccessibles pour le moment à votre science, peuvent se reconvertir en matière. Voilà le schéma d'une matérialisation psychique.

Maubry évoqua l'oasis du rêve ; tous ces rêves concrétisés et qui formaient le symbole de la puissance scientifique des Kors.

— L'eau, alimentant le torrent où bondissaient des saumons... Est-ce de la matière inerte ?

— L'eau est constituée d'oxygène et d'hydrogène, donc de gaz. Un gaz n'appartient pas à un élément vivant. Une nappe souterraine existe sous l'oasis. Les modifications moléculaires se sont chargées du reste.

— Et les saumons ? Nous les avons retrouvés, morts.

— C'est le premier essai que nous tentions sur la matière vivante, expliqua le Kor. Il était trop hâtif, prématuré. Nous ne sommes pas parvenus à matérialiser définitivement les vibrations biopsychiques. Plus exactement, si ces vibrations retrouvent leur association atomique, pour former un ensemble cohésif, cette cohésion ne dépasse pas un certain laps de temps. En l'occurrence, les saumons ont succombé par brutale interruption de cette énergie vitale, qu'on appelle la vie. Les cadavres sont de la matière inerte. Cependant, nous ne désespérons pas de parvenir à la matérialisation définitive d'un organisme vivant. Joan trembla :

— Si un cobaye évoquait dans son rêve un personnage cher, pourriez-vous matérialiser ce personnage ?

— En l'état actuel de nos travaux, oui. Mais, comme les saumons, cet être vivant périrait. À quoi bon s'acharner à matérialiser des cadavres ? Voilà pourquoi nous n'avons rien tenté de ce côté. Nous préférons, de beaucoup, concrétiser de la matière inerte.

— Pourtant, insista Joan, les saumons du torrent bondissaient. Ils étaient vivants.

— Ils ont vécu quelques heures. Nous n'avons pu faire davantage. Peut-être même ne parviendrons-nous jamais à contrôler le processus de la matière vivante. L'avenir nous- l'apprendra. D'ailleurs, tel n'est

pas notre but. Les saumons ne représentaient qu'une expérience. Provoquer des « doublures » ou des monstres, n'entre pas dans le cadre de nos travaux. Nous ne matérialisons que les rêves « raisonnables » susceptibles de procurer de la satisfaction à leurs auteurs.

Morson ne se lassait pas d'écouter les Kors. Un peu dérouté par de tels exploits scientifiques, il savait qu'il aurait fallu des heures et des heures de conversation pour tarir sa soif de connaissances.

— Nous rêvons, même éveillés. Pourriez-vous concrétiser de tels rêves ?

— Non, assura le Kor sans hésitation. La plupart des organismes vivants disposent d'un cerveau. Ce cerveau travaille, plus ou moins. Il lui faut récupérer. Le sommeil constitue un état physiologique commun à toutes les créatures. Il convient, de noter la différence entre le rêve conscient, et celui qui hante le sommeil. Le premier se noie au milieu des autres préoccupations de l'esprit. Le second, au contraire, appartient au subconscient. Il se concentre sur une image, sans que le sujet puisse l'éviter. C'est cette image extrêmement précise que nous sélectionnons, que nous matérialisons, que nous projetons en faisceaux jusqu'à l'oasis.

— Pourquoi avoir groupé en un seul endroit les rêves de nos compatriotes ?

— Nous désirons un champ d'expériences restreint, facilement contrôlable. En choisissant ce désert australien, nous espérons que notre présence passerait inaperçue. Je constate qu'il existe une profonde activité chez les Terriens. Soit d'aventures, en particulier. D'ailleurs, si par l'intermédiaire de ceux qui sont venus jusqu'à nous, nous avons pu momentanément tromper la vigilance de vos semblables, nous sommes maintenant contraints de quitter votre planète, sous peine de difficultés. Nous aurions aimé nous livrer à d'autres expériences, mais cette possibilité s'estompe. Traqués, nous ne pourrions poursuivre longtemps nos travaux.

À ce moment, un quatrième Kor entra dans la pièce-laboratoire. Sans bruit, il se déplaçait avec aisance au ras du sol, par la seule contraction de ses lobes. Il s'immobilisa devant le mur circulaire.

Une image se matérialisa.

— Nos appareils, commenta la créature, fonctionnent automatiquement. Notre pensée amorce leurs mouvements. Nous les interrompons par le même système. Tout se passe au niveau de l'électron.

L'image montrait un coin des Mac Donnel. Plusieurs hélicoptères bourrés de policiers se posaient sur le plateau rocheux permettant l'accès aux cavernes. Les hommes en uniforme sautaient des véhicules. Ils étaient tous munis d'un masque protecteur. Des pistolets à polyrayons brillaient dans leurs mains.

— La police ! hurla Morson, livide. Elle nous a suivis jusqu'ici, à notre insu. Je suis désolé, mais croyez-moi, nous ne sommes pour rien dans ce déploiement de forces. Pensez-vous qu'ils vont pénétrer ici ?

— Certainement, approuva un Kor. Nous n'avons pas d'armes. Notre seule force réside en notre intelligence.

— Ils risquent de tout détruire, confia Joan. L'astronef et les précieux appareils qu'il contient. Il faut empêcher cela.

Les Kors observaient l'écran. Il n'était pas possible de déceler le moindre sentiment dans ces masses gélatineuses sans organes apparents.

— Nos ondes hypnotiques ne sauraient terrasser tous ces hommes à la fois. Leur pouvoir se localise à chaque individu. D'ailleurs, à quoi bon résister ?

— Qu'allez-vous faire ? s'inquiéta Morson. Voulez-vous que je parlez en votre faveur ? On vous épargnera.

— Merci, professeur, réfuta l'un des Kors. Vous oubliez que nous vous tenons précisément sous notre contrôle. Vos sentiments à notre égard sont ceux que nous vous imposons. Notre astronef va simplement sortir de la grotte. Grâce à son système protecteur, il passera totalement inaperçu dès qu'il rentrera dans la zone de lumière. Car, dans l'obscurité, subsiste cette lueur mauve, indice d'ionisation.

L'image, sur le mur circulaire, changea. Elle représentait maintenant l'ouverture de la grotte, vue du dedans. Cette ouverture béante se rapprochait. Les spectateurs avaient l'impression de sortir d'un tunnel. Un gros trou mordu par le soleil surgissait des ténèbres.

Aucun doute. L'astronef des Kors se déplaçait au ras du sol. Pas un symptôme, pourtant, ne le confirmait. En vain, Maubry et ses compagnons, un peu anxieux, tendaient-ils l'oreille dans l'espoir de surprendre un bruit. Rien. Le silence le plus absolu. Même pas le plus léger bercement.

L'engin émergea de la caverne. La lueur mauve dut immédiatement s'estomper. Les rayons solaires ne frappaient pas le véhicule venu de Procyon. Sur le plateau rocheux envahi par des forces de police considérables, personne ne soupçonna la présence de la nef car nulle surprise ne se manifesta. Les policiers progressaient toujours avec précaution vers la grotte, décidés à investir la cavité naturelle.

— Ils ne nous aperçoivent pas ! balbutia Kroms, désignant les hommes en uniforme grouillant sur l'écran.

— Voyez, nous fuyons sans difficulté, assura l'un des Kors. Notre mission sur la Terre se termine. Le résultat de nos travaux nous satisfait. Rentrés sur notre monde, nous pourrions déposer le brevet de notre appareil mis au point dans le cosmos. Les Kors pourront matérialiser leurs rêves... ces rêves qui, hélas ! ne font qu'effleurer l'esprit pendant le sommeil.

— Heureux peuple ! soupira Morson.

— Qui sait si un jour les savants de la Terre ne parviendront pas à domestiquer les ondes de la pensée ? dit un Kor. Ce problème entre dans les possibilités techniques de la science, puisque nous l'avons résolu. Commencez par ouvrir les voies de la stéréotronique. Le domaine des ondes bio-psychiques vous livrera alors ses secrets.

Sur l'écran mural, toute image avait disparu. Cela pouvait signifier beaucoup de choses. Ou bien, volontairement, les Kors avaient interrompu le système de télévision ; ou bien la nef se trouvait déjà très loin de la Terre.

Maubry observa les Kors d'un air profondément inquiet :

— Où sommes-nous, exactement ? Nous ne pouvons vivre que sur notre planète. Il serait monstrueux de nous emmener sur Procyon.

Les créatures du Cosmos ne répondirent pas immédiatement. Elles contemplaient différents appareils de contrôle. Enfin, l'une d'elles se décida.

*
* *

Le croissant de la lune s'accrochait dans le ciel. Derrière lui, loin, très loin, à des dizaines, des centaines, des milliers d'années-lumière, les étoiles décochaient leurs dards de clarté jaune.

Dans le désert, c'était l'heure où les animaux chassaient, où chaque bête se démenait pour subsister, ou éviter la mort. Les ombres s'incrustaient dans le sol. On en comptait de multiples.

Il y avait celles de la végétation rabougrie, recroquevillée pendant la journée, abrutie de soleil, et qui, la nuit, s'étirait dans la fraîcheur avec volupté. Il y avait les ombres massives, découpées à la serpe, des rochers ventrus, bedonnants, qui attendaient une pluie incertaine pour faire leur toilette. On notait aussi les ombres fuyantes, mouvantes, sautillantes, des animaux en chasse, ou à l'affût.

Dans l'oasis du rêve, créée comme pour un décor de théâtre, les policiers chargés de la surveillance dormaient dans les tentes. Seuls patrouillaient les services de nuit : quelques véhicules circulant entre les deux barrières électrifiées, braquant leurs projecteurs dans les zones d'ombre.

Que redoutaient les hommes du major Maywell ? ils l'ignoraient. Ils gardaient des maquettes de cinéma, des robots de fer blanc. De la matière inerte. Des poignées de matière jetées en plein désert, et qui s'étaient brusquement solidifiées, figées. Les policiers étaient persuadés de leur surveillance inutile.

Quelques sentinelles, pistolet polyrayons au côté, faisaient les cent pas, bêtement, dans le quadrilatère délimité par des jalons posés en hâte. La maison de Moreston, le magasin-robot de Stève, le torrent de

Gaster, le château de Klit, le saloon de Fleuter, l'automobile de Maubry... tout cela dansait une sarabande effrénée. Les policiers australiens se demandaient s'ils ne gardaient pas des fantômes. Leurs têtes chancelaient sur leurs épaules car ils ignoraient les bases essentielles de la stéréotronique et de la bio-électronique.

Le factionnaire dont la mission consistait à surveiller le château de style Renaissance – de façon à déceler rapidement la moindre anomalie – fumait paisiblement une cigarette devant le portail de fer forgé barrant l'entrée du parc. Ce portail était fermé et le gardien n'avait pas l'air de prendre sa ronde au tragique. Néanmoins, il n'aimait pas ce coin. Ça puait le mystère, l'impondérable, l'inquiétude.

Brusquement, l'homme en uniforme sursauta. Il dégaina son pistolet et jeta sa cigarette. Le mégot rougeoya sur le sol. Il l'écrasa du talon.

Des pas crissaient sur l'allée du parc. Or, il en était certain, PERSONNE n'était entré dans le château. Le factionnaire connut un moment de panique. Il ruissela de sueur et sa main, crispée sur le revolver, trembla. Sa langue lui collait au palais.

— Qui va là ? cria-t-il d'une voix étranglée.

— Je suis le professeur Morson, directeur de l'Institut biologique de Canberra. Je ne suis pas seul. Les reporters Joë Maubry, Joan Wayne et Kroms, des Américains, m'accompagnent.

Le policier respira davantage. Il avait cru à une manifestation surnaturelle. Cependant, la présence de ces visiteurs dans le parc restait équivoque, inexplicable,

La sentinelle, méfiante, ouvrit la grille. Elle braqua sa torche électrique sur le groupe constitué par nos amis. Sa bouche s'arrondit.

— Qu'est-ce que vous foutez ici, au milieu de la nuit ? Comment diable êtes-vous entrés ?

— Écoutez, mon ami, dit Morson, nous ne saurions répondre à toutes vos questions, malgré notre meilleure volonté.

— Conduisez-nous auprès du major Maywell, intervint Maubry.

— À cette heure ? Il est plus de minuit. Le major repose.

— Je m'en moque, insista Joë. Il nous recevra. D'ailleurs, vous devez faire un rapport.

— Bon, grommela le factionnaire, en éteignant sa torche. Le major ne vous laissera pas repartir aussi facilement car il faudra lui expliquer comment vous êtes entrés dans le château. Moi j'y renonce parce que...

— Mais oui, renoncez ! ironisa le fiancé de Joan. Cela vaut mieux. À moins que vous ne préfériez devenir cinglé.

Le policier haussa les épaules et grimaça :

— On le deviendra tous si on reste encore longtemps ici !

Le groupe parvint au P.C. de Maywell. Ce dernier, prévenu, jaillit

de sa tente, en robe de chambre. Hirsute, les yeux bouffis, il observa Maubry dans le rayon des projecteurs.

— Je vous reconnais. Vous êtes déjà venu ici, avec madame.

Il désignait Joan Wayne. Morson, nullement au courant de la supercherie employée jadis par l'astucieux reporter pour permettre à sa fiancée de forcer les barrages de police, fronça les sourcils.

— Mais, major, cette dame...

— Alors, major, coupa vivement Maubry, notre présence dans l'oasis vous estomaque, n'est-ce pas ?

— Heu... certainement ! approuva l'officier. Comment êtes-vous entrés ?

— Franchement, avoua Joan Wayne, nous n'en savons rien.

— Dites donc, grommela Maywell en se peignant avec les doigts, ne vous fichez pas de ma figure !

Il réfléchit, puis :

— Curieux. Hier, une opération a été déclenchée dans les Mac Donnel. Précisément, nous vous suivions à la piste. On vous a vus entrer dans une caverne. Quand nos hommes ont investi la grotte ils n'ont rien trouvé. Où étiez-vous passés ? Avouez donc que la caverne possède une autre issue.

— Nullement, expliqua Morson. Nous recherchions les Kors. Nous les avons découverts... précisément dans la caverne.

Maywell sursauta. Il lança un coup d'œil à un planton.

— Apportez des verres et une bouteille de whisky.

Tandis que le planton s'éloignait, il désigna une table et des chaises, installées à la belle étoile, sous un auvent de la tente.

— Asseyez-vous, dit-il. Si vous me rapportez des balivernes, je vous flanque aux arrêts. Parlons sérieusement, voulez-vous ?

Morson, Joë, Kroms et Joan prirent place sur les chaises. Leurs visages reflétaient une extrême gravité. Eux aussi ne comprenaient pas bien ce qui était arrivé.

Le biologiste développa :

— Je vous disais donc que les Kors se trouvaient dans la caverne au moment où nous sommes entrés. La lueur mauve nous attirait. Je crois qu'à ce moment-là, des ondes annihilèrent notre volonté et nous prirent en charge. Nos mémoires ne se souviennent pas de l'astronef. Quand nous réalismes ce qui se passait autour de nous, nous étions dans une cabine circulaire bourrée d'instruments bizarres. Trois Kors nous contemplaient. Un quatrième arriva par la suite. Nous les apercevions très distinctement.

— Comment sont-ils ? interrogea le major.

— Impossible à décrire. J'ai pris des clichés au labo de l'Institut, alors que je disposais d'une de ces créatures fascinantes. Je les distribuerai à la presse au moment opportun.

Le planton survint, apportant des verres et la bouteille. L'officier servit lui-même ses hôtes, sans leur demander s'ils aimaient le whisky.

Il leva son verre.

— Cela n'explique pas votre présence dans le parc du château.

Morson trempa ses lèvres dans l'alcool. Il toussa. C'était vraiment trop fort pour un homme habitué aux sodas et aux jus de fruits. Il devint écarlate.

— Un écran nous montra ensuite les hélicoptères de la police. Nous comprimes que nous avions été suivis.

— Évidemment ! grommela Maywell. Vous n'espériez tout de même pas que nous allions rester les bras croisés ! Les Kors menacent la sécurité intérieure de l'Australie. Notre tâche est de les débusquer de l'ombre.

Le professeur haussa les épaules.

— Vous ne connaissez pas les Kors. Comment pouvez-vous affirmer qu'ils menacent quelque chose ? Ils se livrent à des expériences sans danger sur les ondes bio-psychiques. Étant donné que la matière se compose de vibrations, la reconversion moléculaire...

— Je me moque de votre charabia, professeur ! tonna le major, en abattant son poing sur la table. Je n'y comprends goutte.

— Très bien ! opina Morson, vexé de rencontrer une telle indifférence de la part d'un de ses semblables. En repérant très facilement les policiers, les Kors agissent le plus naturellement du monde. Leur astronef sortit de la caverne.

— Nous l'aurions vu. Nous étions sur le plateau rocheux, face aux grottes.

— Vous oubliez, major, qu'un champ protecteur intercepte la lumière autour de la nef et que, de ce fait, les objets deviennent invisibles, par absence de réfraction...

— Ouais ! dit Maywell. Admettons. Où se dissimulent les Kors, maintenant ?

— Nous l'ignorons, enchaîna Maubry. Une fois encore, les créatures venues de Procyon ont obnubilé notre cerveau. Nous avons repris conscience dans le parc du château. Il faisait nuit. Nous avons mis un certain temps pour découvrir où nous étions. Nous supposons que l'astronef des Kors s'est posé – invisible et silencieux – dans le parc, afin de nous débarquer. Après quoi, il a dû repartir.

Maywell se tourna vers le planton :

— Vous pouvez arrêter la bobine.

Devant les regards interrogateurs de nos amis, l'officier précisa en souriant :

— Désolé, mais j'ai enregistré notre conversation sur magnéto. Je pourrai fournir à mes chefs un rapport circonstancié.

Ils terminèrent leurs verres. Puis le major se leva.

— Voulez-vous achever la nuit ici ou bien préférez-vous regagner immédiatement Alice Springs ? Je tiens un hélico à votre disposition.

— Nous préférierions un bon lit d'hôtel, répondit Joan.

Maywell s'inclina. Il donna des ordres. Peu après, un hélicoptère se posait au P.C. et embarquait nos amis. Avant de refermer le cockpit, le major conseilla :

— Ne quittez pas l'Australie sans nous prévenir. Simple formalité. Mais nous pourrions avoir besoin de vous.

L'hélico démarra. Pensivement, l'officier australien observa le véhicule fuyant dans la nuit. Il se caressa le menton.

— Bizarre. Ce Maubry paraît souvent mêlé à cette histoire de psychose. Ou bien c'est un gars terriblement débrouillard, à l'affût d'un papier sensationnel, ou bien il est entraîné involontairement dans l'aventure. Tout ça paraît rudement embrouillé. Les Kors restent insaisissables.

Il revint lentement vers sa tente. Il consulta sa montre. Il n'avait plus sommeil. Il but un autre verre de whisky et considéra la bobine que le planton avait ôtée du magnétophone.

— Je vais porter l'enregistrement à Canberra. Nous verrons bien ce qu'en pensent les experts.

*

* *

Tandis que le professeur Morson rejoignait l'Institut biologique de Canberra, Maubry, Joan et Kroms se retrouvaient à l'hôtel qu'ils avaient déjà occupé à Alice Springs. Le directeur, connaissant leurs aventures, se montrait aux petits soins devant des personnages aussi importants, mêlés de très près à la psychose australienne, comme on appelait encore les matérialisations bio-psychiques.

Joë examinait minutieusement la chambre où, une nuit, un Kor l'avait surpris et s'était enfui en brisant une vitre. Sur le balcon, il hocha la tête.

— Personne, bien sûr, dit-il, rassuré. Joan se blottit dans ses bras.

— Que redoutes-tu ? Les Kors ne viendront pas jusque-là. Nous pouvons enfin respirer.

— Ils nous retrouveront ! affirma Joë. Ils n'ont pas encore rejoint leur planète et ils ont besoin de nous. Nous n'aurons vraiment la paix que lorsque...

Le reporter s'arrêta brusquement. Il huma l'air. La nuit était splendide. Il faisait une température douce, agréable.

— Ne sens-tu rien ?

— Non, fit Joan, dilatant à son tour ses narines.

— Une odeur d'ozone, encore à peine perceptible, mais tenace, PROCHE...

— Peut-être, avoua enfin la jeune fille, en s'écartant de son fiancé pour mieux capter les effluves. De l'ozone... Mon Dieu, comme dans l'oasis, souviens-toi... Une image bio-psychique va-t-elle se matérialiser tout près de nous ?

— Je ne sais pas, balbutia Joë, soudain inquiet. D'habitude, les Kors utilisent l'oasis comme terrain d'exercice. Est-ce que par hasard... ?

Joan observa son fiancé. Il était livide. Elle frissonna.

— Qu'as-tu, chéri ? Redoutes-tu quelque chose ?

— Confusément, oui. J'ignore quoi. Mais j'ai un mauvais pressentiment. Nous ferions mieux de fermer la porte-fenêtre et d'aller nous coucher. Nos nerfs sont ébranlés et nous avons besoin de repos.

— Tu as raison, approuva Joan. Bonne nuit, Joë. Demain, tout ira mieux.

Ils s'embrassèrent. Puis la jeune fille regagna sa chambre. Quand il fut seul, Joë se déshabilla et s'allongea sur son lit. Bien qu'il eût fermé la fenêtre du balcon, il percevait toujours cette tenace odeur d'ozone. Puis il s'endormit.

*

* *

Le directeur de l'hôtel observa la pendule d'un œil inquiet : onze heures quinze. Il arrêta un steward.

— Dites donc... Le 24 a-t-il demandé son petit déjeuner ?

— Non, monsieur.

— Bizarre. D'habitude, Maubry se lève de bonne heure. Il n'aime pas traîner au lit. Hier soir, il semblait fatigué. Je vais frapper à sa chambre.

Parvenu devant le 24, le directeur hésita. Il était consciencieux et la santé de ses clients le préoccupait. Par analogie, il constata que Joan Wayle et Kroms, eux aussi, prolongeaient une grasse matinée de façon anormale. Simple coïncidence ou bien... ?

Il heurta plusieurs fois le battant, d'abord discrètement, puis de plus en plus fort.

— M. Maubry !

Comme personne ne répondait, ce silence l'intrigua. Peut-être, plus simplement, les reporters étaient-ils partis avant l'aube. Dans ce cas le garçon de réception les aurait aperçus.

Le brave homme s'enhardit. Il mit la main sur la poignée. Celle-ci tourna facilement. Joë n'avait donc pas utilisé sa clé-métrice.

Maubry reposait sur son lit. Il paraissait dormir. Peut-être une pâleur trop accentuée marbrait-elle ses traits détendus.

Le directeur secoua le reporter. Celui-ci ne répondit pas. Alors, la plus vive inquiétude assaillit l'Australien.

CHAPITRE VII

Le docteur fronça les sourcils. Il venait d'examiner Joë Maubry.

— Aucun doute, votre client est mort, mais mon premier examen ne me permet pas d'affirmer dans quelles circonstances. Apparemment, il s'agit d'une mort naturelle, mais vu la jeunesse et la robustesse du sujet, il est fort possible qu'un facteur encore indécelable soit entré en jeu. Aussi, comprenez bien que je ne puis délivrer un permis d'inhumer.

Le directeur de l'hôtel était consterné. Maubry respirait la santé et jamais il n'aurait pensé à cette catastrophe. Ce décès subit ne s'expliquait pas.

— Docteur... et... et les deux autres ?

Il désignait Joan Wayle et Kroms, étendus eux-aussi à côté de leur compagnon. Le médecin boucla sa trousse.

— Même diagnostic. Je refuse le permis d'inhumer. Naturellement j'informe la police de ce triple décès.

Le docteur disparut et chez cet homme de science, on devinait bien sûr une certaine consternation, mais aussi un profond étonnement. Au cours de sa carrière, il avait rarement diagnostiqué une mort aussi bizarre. Elle ne s'expliquait pas. Bien obligé, dans ces conditions, de conclure à un arrêt du cœur !

Le directeur de l'hôtel demeura seul dans la chambre mortuaire. Il observa ces trois cadavres alignés, livides, mais aux traits sans souffrance, et il frémit. Son établissement risquait de perdre sa clientèle si la police n'expliquait pas rapidement ce mystère.

Les policiers ne tardèrent pas, informés par les soins du médecin. Ils embarquèrent Joan, Kroms et Joë, puis filèrent vers l'institut médico-légal. Ils prévinrent Robeson, à Washington, et le rédacteur en chef du « Star Tribune ». On conçoit la terrible émotion qu'éprouvèrent les patrons de nos amis en apprenant la nouvelle. Réunis dans l'infortune et la déception, ils prirent ensemble le premier ionocruiser à destination de l'Australie, eux qui d'habitude ne se parlaient jamais.

Parvenus à Alice Springs, ils reconnurent formellement les dépouilles de leurs reporters respectifs. Et immédiatement, ils attribuèrent cette mort à la psychose australienne. La liste des victimes s'allongerait très certainement.

Il sembla bien, en effet, que les événements donnaient raison à ces déductions. Une information apprit qu'on avait découvert, gisant inanimé dans son appartement, le corps du professeur Morson. Là encore, la mort paraissait inexplicable. À l'Institut de biologie de Canberra régnait la plus effroyable consternation.

Un certain vent de panique souffla sur l'Australie. Moreston, Stève,

Gaster, Klit et Fleuter se mirent sous la protection de la police car ils se sentaient directement menacés. Ils n'oubliaient pas que, comme Kroms, Morson, Maubry et Joan Wayle, ils avaient vécu quelques heures au milieu des Kors.

Le monde s'attendait à ce que les journaux et la télé annoncent la découverte d'une cinquième victime. À dix contre un, on pariait que la mort frapperait l'un des « rêveurs ».

*
* *

L'écran mural montrait les trois cadavres allongés côte à côte : Maubry, Joan, Kroms. La vision disparut rapidement et fit place à une autre image à peu près analogue : une chambre, un lit, un corps immobile : celui de Morson.

Le professeur passa une main égarée sur son front et ses compagnons doutèrent de ce qu'ils voyaient. Aucun mot ne sortit de leurs gorges serrées. Ils respiraient avec difficulté et dans leurs poitrines, leurs cœurs battaient à se rompre.

Évidemment, le fait de se « contempler » à des kilomètres de là n'était pas monnaie courante. Cette séance de dédoublement risquait même d'entamer sérieusement les facultés mentales de ceux qui se prêtaient à cette pantomime. Simple mirage, ou bien... ?

Dans l'astronef, les quatre Kors restaient impassibles, indifférents à la stupéfaction des Terriens. L'un d'eux précisa :

— C'est ce que nous craignons. Dans le domaine actuel de notre science, il n'est pas possible de matérialiser de la matière vivante à partir d'ondes bio-électroniques. Comme les saumons du torrent, vous avez « succombé » au bout de quelques heures. Cet échec prouve les complexités de la matière organique.

— Comment avez-vous fait ? demanda Morson. Comment pouvions-nous rêver à « nous-mêmes » ?

— Très simplement. Nous vous avons endormis. Une fois votre cerveau inconscient, nous vous avons suggéré, par auto-induction mentale, de vous évoquer dans un rêve. Les images de vos corps se sont donc inscrites dans votre cerveau, comme sur une plaque photographique. Il nous restait à les matérialiser. Nous avons projeté vos molécules vers l'oasis et parvenus dans le parc du château, vous vous êtes reconvertis en matière. En somme, pour la première fois, nous avons tenté une expérience de dédoublement. Techniquement, elle a réussi – et cela nous en étions persuadés – mais elle ne se révèle pas exploitable dans le concept actuel.

Maubry avait peine à se tenir debout. Ses jambes se dérobaient sous lui. Il balbutia :

— Le monde nous croit morts. C'est terrifiant.

— Non, c'est LOGIQUE, expliqua le Kor. Vos semblables accepteront cette issue avec résignation. Même l'autopsie ne décèlera pas la supercherie, car vos cadavres resteront jusqu'à entière décomposition de la matière inerte. Comprenez bien. Nous n'avons pas tenté cette expérience uniquement dans un but spectaculaire ni avec le souci d'un résultat positif. Officiellement, vous êtes décédés. Personne ne vous recherchera donc plus.

— Que voulez-vous dire ? fit Kroms, la sueur aux tempes.

— Vous représentez, pour nos biologistes, des spécimens extrêmement intéressants. Nous n'avons jamais vu des organismes aussi compliqués que le vôtre. Vous n'êtes constitués que d'un fouillis d'organes fonctionnant avec harmonie. C'est ce fonctionnement que nous voudrions étudier. Nous ne sommes pas des biologistes. Nous vous emmenons donc vers Procyon où de véritables spécialistes vous examineront.

La nouvelle frappa nos amis avec la brutalité et la soudaineté de la foudre. Ils encaissèrent le choc difficilement. Morson se révolta :

— Votre attitude se caractérise par une conduite inhumaine. Nous vous espérons perméables à certains sentiments, notamment au respect de la liberté d'autrui.

— Rassurez-vous, professeur, indiqua le Kor. Nos méthodes diffèrent profondément des vôtres. Nous ne connaissons pas les procédés barbares de la vivisection. Des moyens originaux nous permettent d'examiner des cobayes, jusqu'au tréfonds d'eux-mêmes, sans nuire à leur anatomie.

Maubry réfléchit intensément. Il s'étonnait même de la facilité avec laquelle il raisonnait. À croire que son cerveau lui appartenait, ne se trouvait plus sous la domination des créatures de Procyon. Instinctivement, il s'élança en avant, tête baissée, en hurlant :

— Allons-y, Kroms !

Ce dernier réagit vivement. Il comprenait que son collègue prenait une initiative hardie et que les Kors avaient momentanément tari leur fluide hypnotique.

Les têtes de Maubry et de Kroms rencontrèrent chacune une masse spongieuse. Nos amis ne l'ignoraient pas. Ils connaissaient la fragilité de leurs adversaires aux chocs.

— En voilà deux K.O. ! tonna Kroms, ressemblant à un taureau furieux. Aux deux autres en vitesse, avant qu'ils n'aient le temps de se ressaisir.

Les deux autres Kors restaient immobiles. Cette scène s'était déroulée avec une telle promptitude qu'ils n'avaient pas eu le réflexe d'utiliser leurs moyens – pourtant efficaces – de défense. Quand ils voulurent réagir, il était trop tard. Les Terriens fonçaient sur eux ! Comme leurs congénères, ils mordirent la poussière.

Nos amis contemplèrent les quatre créatures gélatineuses, aplaties sur le sol, au centre de la salle circulaire. Leurs masses grisâtres ne bougeaient plus.

Joan et Morson, spectateurs inactifs du combat, semblaient cependant assez inquiets.

— Vous êtes devenus fous ! reprocha la jeune fille. Comment allons-nous sortir d'ici ?

— Écoute, Joan, grommela Maubry, tu préférerais peut-être t'exiler définitivement sur Procyon. Moi je ne marche pas. Je préfère le plancher des vaches. J'ai senti que mon intelligence m'appartenait. Alors, j'ai bondi, Kroms m'a suivi. Nous n'avons eu aucun mal à nous débarrasser de ces créatures dépourvues de toute force physique.

Kroms se pencha sur les Kors.

— Ils sont morts ?

— Je n'en sais rien, dit Morson après un bref examen. Reste à dénicher la sortie de ce maudit astronef !

— Ce ne doit pas être difficile, estima Joë. Tout fonctionne par la pensée, dans cet engin. On pense, les mécaniques agissent. Or, jusqu'à preuve du contraire, la pensée se passe de dictionnaire et de traducteur. Pensons à sortir d'ici.

C'est ce que fit Maubry. Il concentra son esprit sur cette idée. Alors, le miracle se produisit. Les mécaniques agirent. Un panneau se dématérialisa et la vive lumière du soleil apparut, éblouissante. Nos amis restèrent confondus devant ce prodigieux système de fonctionnement.

Ils ignorèrent comment ils se retrouvèrent à l'extérieur de l'astronef. Ils étaient apparemment dans les Mac Donnel. Ils se retournèrent, mais sur le plateau rocheux, ils ne découvrirent pas le véhicule venu de Procyon, protégé par son champ répulsif de lumière.

Ils coururent. Ils s'éloignèrent le plus possible du lieu où les Kors avaient élu leur nouveau domicile. Ils se promettaient néanmoins de revenir avec du renfort.

Ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Morson, notamment, soufflait davantage que ses jeunes compagnons. Son front luisait de sueur. Il s'appuya sur un rocher.

— Mon... mon Institut réclame un Kor, haleta-t-il. Il faut retourner là-bas et ramener l'une de ces créatures. Il serait dommage...

— Allons, professeur, coupa assez durement Maubry, cette idée vous obnubile. Chassez-la un peu de votre esprit. Je ne tiens pas du tout à retomber entre les griffes de ces êtres. Les savants possèdent les mêmes sentiments, qu'ils soient de la Terre ou de Procyon. Ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez...

— Je t'en prie, Joë, implora Joan. Le professeur est un éminent biologiste et tu n'as pas le droit de le critiquer.

— Je ne critique pas sa science. Je l'admire au contraire. Je généralise. Tous les savants prennent des risques inconsidérés et leur passion domine tout. Retourner vers l'astronef équivaldrait peut-être à aliéner définitivement notre liberté. Vous entendez : définitivement. Je crois que la liberté passe avant la science.

— Peuh ! laissa tomber Morson du bout des lèvres. Les Kors de l'astronef sont morts. Nous n'avons plus rien à redouter d'eux.

— C'est possible, admit Maubry. Néanmoins, je préfère m'entourer de garanties. Naturellement, professeur, nous ne vous retenons pas si vous désirez retourner en arrière, mais vous irez seul. Je suis désolé. Kroms et Joan partagent très certainement mon point de vue...

Le biologiste soupira, haussant les épaules :

— Continuons, voulez-vous ? Il convient de prévenir les autorités. Sur les quatre Kors de l'astronef, j'en récupérerai un pour mon Centre. Je serai au premier rang quand la police pénétrera dans la nef...

Ils reprirent donc leur marche. Ils étaient persuadés qu'ils se trouvaient dans les Mac Donnel. Certains détails le confirmaient incontestablement. Mais comme la chaîne de montagnes s'étendait sur des centaines de kilomètres, ils risquaient non seulement de s'égarer, mais de ne rencontrer âme qui vive. Cette perspective sapait leurs espérances.

Pourtant, le sort les aida. Ils captèrent un bruit caractéristique, une espèce de sifflement aigu. Ils levèrent la tête. Dans le ciel, ils aperçurent un hélico de la police qui jouait à saute-mouton avec les collines. Aussitôt, ils lui firent des signes.

L'appareil, volant à basse altitude, les aperçut, naturellement sans les identifier. Il se posa sur un espace plat et embarqua les rescapés.

— Qui êtes-vous et que faites-vous dans les Mac Donnel ? demanda le sous-officier commandant la patrouille.

Le biologiste savait que sa réponse ne manquerait pas de surprendre les policiers :

— Je suis le professeur Morson, de Canberra. Voici Joë Maubry, Kroms et Joan Wayne, des reporters américains, dit-il, désignant ses compagnons.

— Maubry... Morson... Attendez donc... Vous vous fichez de moi ? des dépouilles des reporters américains reposent à l'institut médico-légal et celle de Morson à Canberra. On va filer à Alice Springs. Nous verrons bien. En tout cas, ce n'est guère charitable d'utiliser des noms de morts. Vous feriez mieux de me dévoiler votre véritable identité. Je trouve la plaisanterie de très mauvais goût.

L'hélicoptère abandonnait les montagnes et fonçait vers Alice Springs. À bord régnait la plus grande méfiance entre les passagers et l'équipage.

— Vraiment, sergent, vous restez sceptique ? fit Maubry. Ce sont

nos « doubles » qui reposent à la morgue. Si vous consentiez à nous conduire auprès de Maywell, nous ferions une belle surprise au major.

Le sergent acquiesça. Peu après, le véhicule se posait dans l'oasis du rêve. Maywell accueillit lui-même les rescapés des Mac Donnel. Et quand, le premier, Joë descendit, le major faillit tomber en syncope. Il devint aussi pâle qu'un cadavre.

— Nous deviendrons tous cinglés en restant ici ! C'est Maubry, le reporter de la TV américaine... On vous croyait à la morgue. Seriez-vous ressuscité... ou un frère jumeau de ce malheureux reporter ?

— Ni l'un ni l'autre, expliqua Joë... Mais j'ai abominablement soif, major. Je crois que vous avez un excellent whisky.

Maywell, figé, vit Kroms, Morson et Joan Wayle descendre à leur tour de l'hélico. Alors, le pauvre homme se martela la tête de ses poings et s'adressa au sergent :

— Où les avez-vous ramassés ?

— Dans les Mac Donnel, major...

*

* *

Nos amis furent conduits à Alice Springs, sous la surveillance étroite de la police. Là, on les mit en présence de Robeson et de Scriber. En reconnaissant leurs reporters, les deux hommes eurent les larmes aux yeux.

— Un coup à vous déclencher une crise cardiaque ! tonna Robeson, les bras au ciel. J'espère, Maubry, que vous avez des enregistrements...

— ... et vous un papier sensas, Joan ! ajouta vivement Scriber.

Joë et sa fiancée éclatèrent de rire :

— Désolé, avoua Maubry, mais vos petites querelles de concurrents nous amusent. Elles sont désuètes à côté du grand problème. Les Kors ne tolèrent pas les micros et les caméras. Vous avez bien failli ne plus nous revoir.

Les explications s'éternisèrent. Bref, il serait fastidieux d'insister sur toutes les questions que posèrent Robeson et Scriber à leurs envoyés spéciaux. Nos amis y répondirent avec toute la précision possible.

Cependant, Morson ne perdait pas le nord. Il s'adressa aux policiers ; notamment à Maywell, présent :

— Montez en vitesse une expédition. Je dois récupérer un Kor pour mon Institut.

— Ça y est ! s'exclama joyeusement Joë, ça le reprend !

Maywell donna des ordres. On prépara plusieurs hélicos puis nos amis – y compris Robeson et Scriber – furent conviés à suivre les policiers. Ils ne se firent pas prier.

Six hélicoptères, bourrés d'hommes solidement armés, s'envolèrent vers les Mac Donnel. Sous la conduite de Kroms, de Morson, de Joan et de Maubry, ils s'orientèrent vers un certain plateau rocheux, difficilement accessible à pied. Mais les véhicules volants se jouaient des difficultés naturelles.

Maywell désigna une étendue caillouteuse.

— C'est ici ? demanda-t-il. Je ne vois rien.

— Évidemment, dit Morson. L'astronef est rendu invisible grâce à son champ répulsif de lumière. Mais en tâtonnant, nous le découvrirons forcément.

Les hélicos atterrirent. Les policiers sautèrent sur le sol, pistolet au poing. Immédiatement, ils encerclèrent le plateau.

Le major se tourna vers les reporters.

— Eh bien ? À vous de jouer. Dénichez-moi l'astronef.

Le premier, Morson s'enhardit. Il s'éloigna des policiers. Joë, Kroms et Joan le rejoignirent rapidement.

Au loin, ils apercevaient le cercle des hommes en uniforme, prêts à bondir au moindre signal. Devant eux, des roches limées, torturées par la soif. Une herbe jaunâtre qui s'infiltrait dans les crevasses, les fentes. Un tertre un peu plus plat...

— C'est ici, certifia Joan. Quand nous nous sommes retournés, déjà hors de la nef, j'ai très bien remarqué ce tertre.

Ils avancèrent encore. Ils prêtèrent l'oreille.

— Vous n'entendez rien ? fit Maubry.

— Si, reconnut Kroms. Une voix...

Ils firent encore quelques pas. Ils se trouvaient maintenant sur le tertre. Le premier, Morson aperçut la « boîte ».

Il s'agissait en effet d'un objet carré, de la grandeur d'un appareil photographique. Sa couleur noire tranchait sur les cailloux gris. Une voix, en anglais, sortait de l'appareil. Elle répétait inlassablement la même phrase :

« Tous vos efforts pour nous retrouver resteraient vains. Nous avons quitté la Terre pour notre lointaine planète. Nous ne reviendrons jamais. Merci, Terriens, vous nous avez aidés puissamment et votre collaboration s'est montrée fructueuse. »

Le professeur se pencha et saisit la boîte. Il tira vainement, l'objet resta rivé au sol.

— Magnétisme, expliquât-il, laconique.

Il renonça. Kroms, Joan, Maubry, eux aussi, renoncèrent à arracher l'appareil carré de sa base.

— C'est un traducteur, n'est-ce pas ? demanda Joë.

— Oui, affirma Morson, anéanti.

Il pensait à autre chose. Il gémit :

— ILS sont partis définitivement. Je le craignais. Nous aurions dû

emmener un Kor, comme je l'avais suggéré.

Joan grimaça :

— Les quatre Kors n'étaient donc pas morts. Je croyais qu'ils ne résistaient pas aux chocs. Pourtant, Kroms et Joë ont la tête dure !

— L'un d'eux a certainement résisté, commenta le biologiste. Le choc l'aura épargné. Il a quitté la Terre, emmenant les cadavres de ses compagnons.

— Mais qui certifie que les Kors ne reviendront jamais ?

— Personne. Mais il faut croire le traducteur. N'oubliez pas. Les Kors essayaient une invention. Nous étions des cobayes. Quand un savant n'a plus besoin de cobayes, il les relâche.

Maubry esquissait de grands gestes. Il mit ses mains en porte-voix :

— Ohé ! major... Venez donc par ici. Les Kors sont partis. Il n'y a plus rien à craindre.

Sceptique, Maywell ordonna à ses hommes d'avancer. Le cercle des policiers se rétrécit.

*

* *

Une nuit noire, sans lune, ensevelissait l'oasis perdue en plein désert. De gros nuages suspects, gonflés d'eau, poussés par un vent violent, couraient au-dessus de la Terre inquiète. Des poignées de sable tourbillonnaient. Les toiles des tentes claquaient.

Les policiers avaient relâché leur surveillance. Depuis la découverte de la boîte, dans les Mac Donnel, les esprits s'étaient considérablement apaisés. Certes, un certain scepticisme planait encore sur la véracité des paroles du traducteur, mais beaucoup de gens étaient persuadés que les Kors avaient quitté définitivement la Terre.

Quelques sentinelles rôdaient toujours dans l'oasis. L'une d'elles, en particulier, pestait sans cesse contre le vent.

— Sale bled ! grondait-elle, cherchant à se mettre à l'abri derrière un repli de terrain.

Elle alluma une cigarette, non sans difficulté, puis tira plusieurs bouffées. Une rafale rabattit la fumée. L'homme toussa. Au même instant, les premières gouttes, larges et tièdes, commencèrent à tomber. Bientôt, un véritable déluge s'abattit sur l'oasis. Le sol se transforma rapidement en bournier.

Le factionnaire, de plus en plus mécontent, se dressa. La pluie lui lavait la figure. Il courut, vers le P.C. pour se mettre à l'abri. En passant, il jeta un coup d'œil à la maison de Moreston.

Alors, il poussa une exclamation d'étonnement, il s'arrêta. Sa bouche s'arrondit, il écarquilla les yeux. La maison avait disparu, les massifs de fleurs et les arbres également. À la place subsistait l'aridité

du désert.

Le policier reprit sa course, soudain saisi d'un pressentiment. C'est bien ce qu'il craignait. Le torrent ne bondissait plus dans les rochers asséchés. Le terrain était nivelé. Les rêves s'écroulaient comme des châteaux de cartes.

L'homme arriva au P.C. hors d'haleine. Tout dormait. Il brailla :

— Major ! Major !

Maywell sortit de sa tente. Il reçut une douche magistrale. Il jura. Il aperçut la sentinelle, les yeux dilatés.

— Eh bien ? C'est la pluie qui vous amène ici ?

— Non, major... mais... mais tout a fichu le camp ! La maison, le torrent...

— Quoi ? hurla Maywell en enfilant un imperméable.

Il se jeta résolument sous l'averse. Il suivit son subalterne. Rapidement, il fut fixé. Sa torche balayait la nuit et les rafales de pluie. Le vent courbait sa haute silhouette.

Le désert s'étendait devant lui, lavé par l'eau. Des rigoles gargouillaient un peu partout. Le sol buvait goulûment.

— Le château... le parc..., constata Maywell, sidéré. On l'a escamoté. Et ça pue rudement l'ozone !

— C'est vrai, approuva la sentinelle. Je n'y avais pas fait attention, mais maintenant que vous l'affirmez... Vous croyez que la pluie aurait tout ça comme origine ?

— C'est possible, dit le major. Il faut prévenir les experts. Je m'y attendais. Ces saloperies de rêve sont apparues brusquement. Elles s'escamotent de la même manière, comme par magie. Je vais finir par croire que tout le monde a rêvé et qu'il n'y a jamais rien eu de matériel dans cette oasis. Vous auriez une autre explication, sentinelle ?

— Ma foi, major... Je pense que la boîte des Mac Donnel a raison. Les Kors sont définitivement partis. Seulement, ils n'ont rien voulu laisser derrière eux. Des ondes dissociatrices ont tout balayé en poussière. Le phénomène s'est accompagné d'un dégagement d'ozone, comme lors des matérialisations.

Maywell hocha la tête. La pluie se calmait. Le vent aussi. L'odeur d'ozone s'atténuait.

— Bien raisonné, sentinelle. Les experts concluront sans doute comme vous. Oui, les Kors n'ont rien laissé de leur passage. Rien qu'une petite boîte qui parle. Et ça, ce n'est pas un rêve... Allons boire un verre de whisky pour nous remettre de nos émotions.

Les deux hommes revinrent vers le P.C. en émoi. Des appels fusaient. On s'interrogeait. On s'étonnait. On criait au miracle. Des projecteurs s'allumaient. Les hélicos frémissaient, prêts à prendre l'air.

— Restez donc tranquilles ! hurla le major. Rien ne presse. Vous

pouvez retirer les barrières. Nous rentrons à Alice Springs. Croyez-moi, je n'en suis pas autrement fâché.

Il disparut sous sa tente et remplit deux verres. Il en tendit un à la sentinelle, flattée par cette marque d'amitié.

— Buvez... à la santé de Maubry et des reporters américains ! Je ne raterai pas le récit de leurs aventures à la TV. Peu de personnes ont eu la possibilité de contempler leur propre cadavre. Dédoublement !... Décidément, nous ne sommes pas près d'oublier les Kors !

Les dernières gouttes de pluie achevèrent de tomber au moment où Maywell prononçait ces paroles.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT,
126, AV. P.-V. COUTURIER,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1963

IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELE

1 Voir « La folie verte » et « Invasion H », même auteur, même collection.